

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNÉE, No 338—SAMEDI, 25 OCTOBRE 1890

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GENERAL BILLOT

DIRECTEUR DES GRANDES MANŒUVRES DES 1<sup>ER</sup> ET 2<sup>E</sup> CORPS D'ARMÉE



LE GENERAL LOIZILLON

COMMANDANT LE 1<sup>ER</sup> CORPS D'ARMÉE



LE GENERAL DE COOLS

COMMANDANT LE 2<sup>E</sup> CORPS D'ARMÉE

FRANCE.—LES GÉNÉRAUX EN CHEF DES GRANDES MANŒUVRES DANS LE NORD

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 25 OCTOBRE 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : A nos correspondants. — Notre peuple calomnié, par Pierre Bédard. — La votation, par Benjamin Sulte. — Les écoles du soir, par J.-B. Vébert. — Le bonnet rouge, par P.-G. Roy. — Poésie : Rends moi, cruelle, cet aveu ! — La vie américaine (suite), par Louis de Saintes. — Le rosier d'amour, par Mathias Filion. — A ma grand-mère, par Pierre Bédard. — Les écrivains de toute les littératures de Ivan Tourgueneff. — Poésie : L'automne, par A. de Lamartine. — Le départ de la noblesse française du Canada en 1760, par Bruno Wilson. — Nos illustrations. — Liste des réclamaux des primes du mois de septembre. — Feuilletons : Fleur-de-Mai (suite). — Le régiment (suite).

GRAVURES : Portraits des généraux en chef des grandes manœuvres françaises : Le général Billot ; Le général Loizillon ; Le général de ... — L'aumône, tableau de M. Franchère. — Portraits : A. Bayard ; J. C. Franchère ; Ivan Tourgueneff. — Tentative de meurtre commise contre le ministre américain Minzer, par la fille du général Barrundia.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans la salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## A NOS CORRESPONDANTS

Nous prévenons encore une fois nos correspondants que tous les manuscrits ne portant pas une signature responsable pour la rédaction seront impitoyablement jetés au panier.

On comprendra facilement la nécessité de cette mesure, quand on saura que bon nombre de correspondants anonymes nous expédient comme étant de leur cru et absolument inédite de la prose ou de la poésie *plagiée* çà et là dans nos recueils littéraires.

## NOTRE PEUPLE CALOMNIÉ

Le *Sun*, de New York, le *Globe*, de Boston, et le *News*, de Toronto, ont publié ces jour derniers et des plus sottises accusations touchant notre manière de vivre.

Le R. P. Décary, curé de Saint-Henri de Montréal, avait, dans un sermon, tonné contre l'intempérance et la mauvaise conduite de quelques uns de ses ouailles ; du reste, c'était son devoir.

Un prêtre ne doit-il pas, par de fortes remontrances, par de sages avis, rappeler à celui que les passions entraînent vers l'abîme de la honte, la dignité de sa nature et la noblesse de son origine ?

Mais un certain individu, un de ces hommes dont l'instinct bestial ne cherche qu'à poursuivre et à salir, un de ces pauvres d'esprits dont la faiblesse de jugement et l'imbécillité de l'intellect excitent la plus grande pitié, a apparu tout à coup parmi nous, comme ces personnages horribles et ridicules de presque tous les contes de fées, et a jeté autour de lui un venin dangereux et infect.

Se servant du sermon du R. P. Décary comme base, comme proposition principale de sa tirade contre nos mœurs, il envoya au *Sun*, de New York, un écrit diffamatoire qu'il data de Québec, s'il vous plaît, de cette ville si connue par le patriotisme à toute épreuve de ses citoyens.

Dans ce temps-ci où tout ce qui est d'origine britannique semble se déchaîner contre tout ce qui est français, dans ces années où, en Europe comme en Amérique, un mouvement hostile qui pourrait devenir très dangereux s'engage contre la race française, voulant détruire une à une les gloires si pures de son passé et les illustrations si grandes de son présent, il ne faut pas s'étonner de la malveillance et du fanatisme de certaines gens envers et contre nous.

Nous avons le malheur de descendre d'un peuple qui a marché et marche encore à la tête de la civilisation, d'une nation dont les faits glorieux et sublimes ont excité en même temps qu'une admiration méritée une envie des plus dangereuses.

Les Allemands, les Juifs, les Espagnols, les Italiens, les Chinois et les Nègres même s'identifient presque toujours, et cela en peu de temps, avec les Anglais, mais en tous les lieux où vivent ceux-ci et les Français, c'est une guerre continuelle, sourde, mais prête à éclater à la moindre occasion.

Malgré toutes les tentatives d'anglicisation, la seule qualité d'être enfants de la France nous a valu l'honneur de sortir vainqueurs de la lutte. Mais cette lutte n'est pas finie ; tous les jours, et surtout depuis quelques années, elle prend un caractère plus élevé, plus ardent et plus national ; non-seulement on nous reproche maintenant d'être Français, mais aussi d'être catholiques romains, et pour attaquer avec plus d'avantage notre sublime religion, on crie et répète sur tous les tons que les Canadiens-français sont des gens dépravés, des hommes se vautrant avec plaisir dans la boue immonde du vice et du crime, et on conclut naturellement de là que les protestants, les nationalités d'une autre croyance se conduisent beaucoup mieux que les catholiques, c'est logique !

Le triste sire dont nous voulons bien en ce moment nous occuper adopta, comme la plus avantageuse, cette manière de nous calomnier, et il a réussi à faire croire aux gens qui s'occupent peu de nous que nous sommes ni plus ni moins des criminels, des débauchés, des gens sans honneur et sans foi.

Le pauvre fou qui a débité de telles bêtises aurait mérité certainement qu'on le reçut à coups de bâton, comme cela est permis d'ailleurs dans le journalisme, mais

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Les Américains, les Anglais d'Ontario, quoique sachant bien le contraire, se sont écriés, après le pathos du John Bull Montréalais : " C'est abominable ! les French Canadians sont vraiment des renégats ! " Ils en viendront peut-être bientôt à nous accuser d'anthropophagie !

Pour mieux faire connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ combien cet article dont nous parlons est rempli de fautes grossières et de bêtises étonnantes, nous allons prendre, examiner et répondre aux principales accusations, à celles qui touchent le plus à nos mœurs, à notre honneur national.

La *Patrie* du 11 octobre, ayant donné une traduction fidèle de l'article du *Sun*, nous allons l'adopter pour la circonstance.

10. Le Rév. Père Décary, curé de la paroisse canadienne-française de Saint-Henri, près de Montréal, a causé une vraie surexcitation dans toute la province en dénonçant la prétendue immoralité de son peuple.

La surexcitation dont parle le correspondant a été si peu grande, que les gens même des paroisses voisines de Saint-Henri ne s'en sont point ressentis.

Le curé Décary avait cru de son devoir de dénoncer certains actes malhonnêtes, dont quelques-uns de ses paroissiens seulement s'étaient rendus coupables, et comme Saint-Henri ne forme qu'une très petite partie de la province, le mal n'était pas grand.

Continuons :

20. C'est dans le cours d'un effort éloquent pour éveil-

ler dans l'âme de ses fidèles une espèce de honte de la prétendue condition d'immoralité et de débauche nationales, que ce curé a montré la pauvreté des récoltes dans toute la province comme un châtement mérité dont le Tout-Puissant a voulu frapper ce peuple coupable.

Encore une bêtise ! Je n'entreprendrai pas de prouver par de longues statistiques que les récoltes de cette année ont été aussi bonnes que celles des années précédentes, car l'espace me manquerait, mais je prie le correspondant d'aller dans nos campagnes et de demander à nos villageois la vérité sur cette question ; presque tous vous diront qu'ils n'ont pas à se plaindre, qu'ils sont mêmes contents de leurs récoltes.

Je sais que dans certaines paroisses quelques céroles ont manqué, mais cela n'arrive-t-il pas tous les ans aux Etats-Unis comme ici, en Angleterre comme en France, et d'ailleurs serait fou celui qui verrait dans la très petite diminution de nos récoltes le châtement d'un Dieu irrité.

30. L'observateur le plus superficiel ne peut manquer d'être frappé de l'immoralité sans cesse montante de la province de Québec, et dont l'origine doit être cherchée dans l'intempérance.

Voilà du nouveau, ma foi. Celui qui a dit cette baliverne ne pensait peut-être pas qu'il était d'une race dont la bouteille est le principe et la fin ; il a vu une paille dans l'œil de son voisin sans s'apercevoir qu'il avait une poutre dans le sien.

Voyons, monsieur le correspondant, français qui prétendez si bien connaître les Canadiens, vous qui en les accusant d'immoralité, avez-vous oublié les terribles révélations de la *Pall Mall Gazette* touchant les mœurs de la haute société anglaise ? Avez-vous oublié les crimes et les horreurs de Whitechapel, ce quartier infect et les horreurs de Londres ? Avez-vous oublié les rapines et les cruautés des *landlords* en Irlande ? Avez-vous oublié ce qu'ont dit les grands publicistes européens qui prétendaient que la nation anglaise était, à l'heure qu'il est, une nation très immorale ? Avez-vous oublié les *provenances* d'un certain membre de la famille royale d'Angleterre ? Avez-vous oublié les milliers de crimes, les épouvantables assassinats dont New-York est le théâtre permanent ? Avez-vous oublié que l'on a surnommé Chicago la *Vicieuse* ?

Hélas, oui, votre démanègeaison de calomnier notre peuple était trop grande pour que la raison se fit entendre de vous !

40. Un publiciste se plaignait dernièrement de l'inaction dans laquelle restait la Y. M. C. A. de Québec, " province où l'on rencontre presque tous les jours la main flétrie de la mendicité, et les lèvres pâlies de la faim, province où le crime, la misère et l'indigence paradent sur la voie publique, et où les jeunes gens les plus intelligents et les hommes du meilleur talent sont maudits à jamais, nos femmes dégradées et nos filles débauchées par la malédiction de l'intempérance ".

Petit à petit, je vois que ce fameux correspondant n'est pas tout à fait au courant des choses actuelles, et d'ailleurs ce serait trop demander à celui qui ne sait pas même ce qu'il dit actuellement.

Nous, des mendiants, allons, vous vous oubliez, monsieur le correspondant !

Comment vous êtes Anglais, car il faut l'être pour dire de telles sottises, et vous ne savez pas que l'Angleterre est le pays de la mendicité par excellence !

Parcourez les rues de Londres, et à chaque pas vous rencontrez de ces gens à la figure sale, flétrie et sinistre, aux vêtements en lambeaux, à l'odeur nauséabonde, qui vous soulèvent le cœur et vous attristent profondément. Voyez-vous de ces choses à Paris, à Québec, ou à Montréal ?

New-York, Boston, Chicago, et toutes les grandes villes américaines présentent le même spectacle, et malgré l'évidence de ce fait, vous persistez à vous écrier que la province de Québec est le pays de la misère et de l'indigence !

Vous faites pitié, monsieur le correspondant, prévenez le médecin, car votre cerveau est bien malade.

50. Les blasphèmes vont toujours de pair à compagnon avec l'intempérance ; mais ils sont plus scandaleux chez les Canadiens-français que chez les Anglais du pays. Des jurons français qui, d'ailleurs, ne seraient tolérés dans aucune société décente, sortent souvent des lèvres des hommes et des femmes du meilleur monde Canadien-français.

Et les *god dam* que prononce instinctivement tout Anglais dès son bas âge, qu'en dit-il ? Si un Canadien-français a par hasard besoin de prononcer un juron, ne pouvant trouver l'expression voulue dans la langue française, reconnue par tous les peuples comme le langage du bon ton, il le trouvera infailliblement dans la langue anglaise, et telle est la langue, telle est la nation.

Concluez, John Bull !

60. L'extravagance dans la toilette et le luxe de la table portés bien au delà des moyens dont on dispose, sont des traits caractéristiques de la population de cette province et deviennent la cause de nombreux excès et de plusieurs crimes.

Pour tout de bon, le correspondant est aveugle ; jusqu'ici, j'ai toujours entendu dire, et cela même de plusieurs Anglais distingués, que les traits caractéristiques de notre peuple étaient la simplicité et la douceur.

Faut-il, pour mériter ce même aveu du correspondant du *Sun*, que nous mangions seulement du ragoût noir et du pain sec, et que nous nous habillions du costume des premiers âges ?

Les Américains n'ont-ils pas la réputation d'aimer ce qui brille ? Rencontrez-moi un Yankee sans chaîne, montre, breloques, bagues, épingles en or et ornée de diamants ! Nos voisins aiment la richesse et ils le montrent d'une manière extravagante et ridicule.

70. Dans les classes élevées de la société canadienne, il y a une énorme quantité de manque de retenue—pour ne pas dire plus—de la part des épouses et des mères de famille. Il a été remarqué, tant à Montréal qu'à Québec, qu'il y a des femmes mariées qui sont l'objet de la part de leurs admirateurs de plus d'attentions que leurs plus jeunes sœurs non mariées, et de leurs plus jeunes amies.

Le misérable qui a écrit ces lignes mériterait qu'il fût battu à coups de verges publiquement.

S'attaquer à la femme, à l'épouse, à la mère de famille, à cet idéal de la sublimité et de l'amour, c'est commettre un meurtre moral, c'est traîner dans la fange ce qu'il y a de plus noble, de plus grand et de plus parfait sur la terre.

Si, aujourd'hui, nous sommes forts, si maintenant nous formons un peuple fier de son passé et plein d'espérances pour son avenir, ne le devons-nous pas à la femme ?

N'est-ce pas de nos mères que nous avons appris les premiers principes de l'honneur et du devoir ? n'est-ce pas de ces femmes sublimes que nous avons connu les faits héroïques de nos pères, et le courage étonnant de nos missionnaires ? n'est-ce pas d'elles que nous tenons cette foi glorieuse, cette grande religion du Christ à laquelle nous sommes si fiers d'appartenir ?

Et c'est cette femme aux grandes vertus que le correspondant a voulu salir de sa bave infecte !

Cette seule accusation ne suffit-elle pas pour exciter parmi nous la plus grande indignation ? Ne défendrons-nous pas nos mères et nos femmes ? Souffrirons-nous qu'on insulte ainsi ce que nous avons de plus cher !

Allons, patriotes, unissez-vous, recherchez l'insolent qui a osé écrire de telles lignes, poursuivez-le devant les tribunaux, faites pour lui ce que vous avez fait pour Sheppard, le calomniateur du 65me ! Si nous avons la lâcheté de reculer devant la tâche sacrée que nous commande le patriotisme et l'honneur, ces calomnies subsisteront, grandiront et feront notre perte, notre déchéance morale.

Je ne veux nullement ici m'attaquer à la femme anglaise ou à la femme américaine, car il me faudrait presque un volume pour démontrer clairement l'hypocrisie de leur nature ; il me suffit de dire que la femme canadienne française est bien au-dessus de celles-là, et pour s'en assurer mon correspondant n'aurait qu'à visiter nos campagnes ; s'il possède vraiment une lueur d'intelligence, notre homme reviendra alors à de meilleurs sentiments touchant nos femmes.

Pour terminer ce travail, j'apporte ici à ma prétention que les mœurs canadiennes sont bien meilleures que celles des nations environnantes. Le témoignage de M. Claudio Jeannot, qui a visité et étudié le Canada, les Etats-Unis et les autres contrées de l'Amérique septentrionale :

Les hautes vertus de la famille canadienne, la solide base que vous donnez à votre constitution nationale, en

la liant indissolublement au catholicisme, doivent assurer à votre race des succès définitifs. Elle recouvrira et dominera pacifiquement les autres races plus nombreuses et plus riches au début, mais qui, *ayant moins de vertus morales*, ont par là même moins de force de conservation et d'expansion. Déjà l'importance croissante qui est reconnue à l'élément canadien français dans la République américaine, est du plus heureux pressage.

J'ai donc l'espérance que ce vingtième siècle, à l'aurore duquel un certain nombre d'entre nous assisteront, verra de grandes choses accomplies par la race française dans le nouveau monde, et d'avance je salue la France américaine des âges à venir.

Pierre Bidard

#### UNE VOTATION

Il y avait à Montréal, ces dernières années, M. Carville Jouffray, pharmacien estimé, que sa famille rappela en France pour recueillir la succession d'un oncle, aussi pharmacien.

Aux élections pour le parlement de Paris, Jouffray se porta candidat et fut élu par une forte majorité. Il avait organisé et conduit toute son affaire d'après le système canadien, de là le succès.

Les habitants de l'Isère n'en revenaient pas lorsqu'ils voyaient arriver des voitures qui les conduisaient gratis au bureau de votation et les ramenaient chez eux après le vote donné.

Les Canadiens ont du bon, c'pas ?

Benjamin Sulte

#### LES ECOLES DU SOIR

Je vois par le compte rendu d'une réunion, de citoyens éminents, qui a eu lieu récemment aux bureaux du gouvernement, que les écoles du soir, qui ont obtenu tant de succès l'année dernière, vont se rouvrir prochainement dans notre bonne ville de Montréal, et que non seulement les hommes, mais le beau sexe aussi bénéficierait, cette année, de l'instruction que notre gouvernement provincial met gratuitement à la portée de tous les citoyens de la grande Métropole. Certes, nos gouvernants ont droit à la reconnaissance de l'ouvrier pour avoir conçu et mis à exécution ce magnifique projet d'instruction populaire qui aura pour effet d'améliorer considérablement la condition de la classe ouvrière de nos grandes villes, et je ne sache pas qu'une seule note discordante se soit élevée dans le concert de louanges qu'ils ont reçues de tous les hommes qui ont à cœur le bien être du travailleur et la prospérité du pays. Mais il est une autre classe de citoyens, que l'on semble avoir oubliée, et qui pourtant a droit aux mêmes avantages et en a tout aussi besoin : je veux parler de la classe agricole.

Pas n'est besoin d'insister sur le bien que produirait l'établissement de ces classes du soir dans nos districts ruraux, car tout le monde en comprend la nécessité. L'instruction est fort peu répandue dans nos campagnes, et la vulgariser c'est faire acte de patriotisme et travailler d'une manière pratique à la grandeur et à la prospérité du pays en général et de notre belle province en particulier.

L'érection de pareilles écoles serait accueillie avec joie dans nos campagnes, car nos cultivateurs (du moins la grande majorité) comprennent aujourd'hui que l'instruction, si nécessaire dans toutes les classes de la société, est surtout indispensable à ceux qui veulent progresser dans l'art agricole, aussi s'empresseraient-ils de répondre à l'appel qui leur serait fait dans ce sens, en envoyant leur fils, durant les longues soirées de l'hiver, à l'école de leur municipalité. Un homme, pour lequel nos hommes d'Etat ne sauraient avoir trop de sollicitude, bénéficierait aussi de la fondation de ces classes : Cet homme, c'est l'instituteur de nos campagnes qui, pour un salaire dont ne

voudrait point le plus humble d'entre les artisans, se dévoue à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse.

La modique somme qui lui serait allouée par le gouvernement lui permettrait, non pas d'économiser pour ses vieux jours, mais du moins de vivre à l'abri de la misère, et par là même de travailler plus efficacement à répandre les bienfaits de l'instruction parmi notre population rurale.

Que notre gouvernement provincial, n'hésite point à accorder à nos cultivateurs les mêmes avantages qu'aux ouvriers des villes et tous les citoyens, à quelque partie qu'ils appartiennent, applaudiront à cette innovation patriotique, qui aura pour effet d'améliorer la position de nos travailleurs, en leur permettant de lutter avantageusement avec ceux des pays étrangers et de rendre plus puissante et plus forte notre belle patrie.

J.-P. VÉBERT.

#### LE BONNET ROUGE

Le bonnet rouge a joué un grand rôle dans la Révolution française. Ses partisans les plus exaltés l'adoptèrent comme coiffure et en firent même le symbole de la liberté. Leur fanatisme alla jusqu'à faire mourir Louis XVI, le bonnet rouge sur la tête. On l'a déjà dit : Le Français qui aime à rire fait des chansons. J'en trouve une dans un vieux cahier de chansons canadiennes. Elle est, cependant, de provenance française. La voici :

#### LE BONNET DE LA LIBERTÉ

(AIR : *Du haut en bas*)

Que ce bonnet  
Aux bons Français donne de grâces  
Que ce bonnet  
Sur nos fronts fait un bel effet.  
Aux aristocratiques faces  
Rien ne cause tant de grimaces  
Que ce bonnet.

Que ce bonnet  
Hommes, vous serve de parure  
Que ce bonnet  
Des enfants soit le bourlet  
Et vous Marie je vous conjure  
Que ce bonnet

De ce bonnet  
Tous les habitants de la terre  
De ce bonnet  
Se couvriront le chevelet  
Et même un jour quelque commère  
Affublera le très saint Père  
De ce bonnet.

Notre bonnet  
Embellira toutes nos fêtes  
Notre bonnet  
Se conservera pur et net  
Grand Dieu que les Bourbons sont bêtes  
De n'avoir pas mis sur leur tête  
Notre bonnet.

Par un bonnet  
France assure toi la victoire  
Pour un bonnet  
Ton triomphe sera complet  
Que les ennemis de ta gloire  
Soient chassés de ton territoire  
Par un bonnet.

Le copiste du cahier dans lequel j'ai cueilli cette perle a tellement entortillé le dernier vers du deuxième couplet dans ses inextricables *fiens* qu'il m'a été impossible, malgré l'aide puissant de la loupe, d'en déchiffrer un seul mot. Je conseillerais à mes lectrices qui auraient l'intention d'introduire cette chanson dans leurs salons de suppléer à cette lacune par le vers suivant que me fournit un ami charitable :

Et vous, je vous conjure  
Que ce bonnet  
Coiffe votre tête de mulet.

N'est-ce pas que *mulet* rime bien avec *bourlet* ?

Pierre Georges Roy



“RENDS-MOI, CRUELLE, CET AVEU” !

Jeune fille, dans tes regards,  
Que s'est-il donc passé d'étrange ?  
Ils n'ont plus ces doux rayons d'ange,  
Ils ne me lancent plus leurs dards.

Naguère je voyais ton âme  
Voltiger dans ton bel œil noir,  
Elle s'en faisait un miroir  
Qu'elle illuminait de sa flamme ;

Et quand tu l'élevais vers moi,  
Je sentais mon âme se fondre,  
Elle cherchait à lui répondre,  
Et toute troublée, en émoi,

Penchée, au bord de ma paupière,  
A la tienne voulant s'unir,  
Elle l'encensait d'un soupir  
Qui seul lui disait sa prière.

Sa prière, c'étaient les cieux  
Qu'elle voulait en toi connaître,  
Car les cieux m'ouvraient leur fenêtré  
Quand je voyais s'ouvrir tes yeux !

Mais aujourd'hui, pure allégresse !  
Cette illusion d'or m'a fui ;  
Le jour a fait place à la nuit  
Et le bonheur à la tristesse.

Oui, je ne retrouve plus rien  
De tout ce qui faisait mes charmes,  
Et mon regard n'a que des larmes  
Quand il se plonge dans le tien.

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,  
Dis-moi ton cœur s'est-il fâché ?  
Dis, l'amour en fut-il tranché  
Comme la fleur sous la faucille ?

L'aveu que je te fis un jour,  
Cet aveu plein de flamme pure  
Que l'onde gazouille et murmure  
Sur les cailloux et le velour ;

Qu'on entend le soir dans la brise,  
Quand elle souffle en soupirant  
A travers le bois frémissant,  
A travers l'herbe qui s'en grise ;

Cet aveu, tendre élan du cœur,  
Qu'entonne au printemps la fauvette,  
Quand la nature, dans sa fête,  
Sourit sous l'œil du Créateur.

Cet aveu, tendant ton oreille  
Tu l'as reçu complaisamment,  
Et je vis, belle, en souriant  
Répondre ta lèvre vermeille.

“ Je t'aime ! ” c'est bien son accent !  
T'en souvient-il, fille cruelle ?  
Alors je vis une étincelle  
Briller dans ton regard puissant.

Puis nous ouvrant son aile tendre  
L'espérance nous en couvrit ;  
Songe trompeur ! ce qu'elle a dit,  
Non, tu n'as pas su le comprendre !

Le lendemain, ton œil sans feu,  
Frippeur, n'était plus le même.  
Je retire ce mot “ Je t'aime ”,  
Rends-moi, cruelle, cet aveu !...

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,  
Dis-moi, ton cœur s'est-il fâché ?  
Dis, l'amour en fut-il tranché ?  
Comme la fleur sous la faucille ?

J. W. POTRAS.

## LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Mes observations, mes recherches m'en ont révélé bien d'autres.

Vous signaler tous les abus qui se commettent par la publicité ou par certains bureaux de placement serait vouloir entreprendre une étude spéciale trop longue pour trouver place ici.

Cependant, je ne puis résister au désir de donner un bon avis à ceux de mes lecteurs qui n'ont pas l'habitude des grandes villes et qui seraient destinés à s'y transporter, aux émigrants surtout.

Défiés-vous des gens qui vous demandent une somme assez forte pour vous trouver du travail ou une position.

On a vu de malheureux émigrants donner jusqu'à leur ouvrage sou à des filous qui leur promettaient de l'ouvrage, et laissaient ensuite leurs victimes dans le dénûment le plus complet.

La prudence la plus élémentaire recommande à un étranger de ne s'adresser pour tous les détails de son voyage, transport de ses bagages, hôtels, de change de son argent, achat de billets de chemin de fer, de bateau, etc., qu'à des maisons ayant en quelque sorte un caractère officiel et bien connues.

Combien, alléchés par le bon marché, échangent leur argent contre de la fausse monnaie ou de faux billets de chemin de fer.

Nos compatriotes ont à New-York le choix entre bon nombre d'établissements très recommandables, auxquels ils peuvent s'adresser en toute confiance. L'Union des Sociétés Françaises a fondé dans cette ville un bureau de renseignements et de placement fort utile.

C'est aux jeunes filles surtout à se tenir sur leurs gardes.

Une femme détective fut un jour envoyée en mission, dans tous les bureaux de placement pour femmes, de New-York. Elle en revint confirmer les soupçons que certains bureaux étaient de véritables tripots où s'opéraient de honteux recrutements, en abusant de la naïveté et souvent de la misère de jeunes filles.

Voici une histoire de date bien récente, qui doit se reproduire trop souvent :

Une jeune fille, nouvellement débarquée, s'était adressée à un bureau de placement pour une position. A sa seconde visite, la maîtresse de l'établissement lui annonce qu'elle lui a trouvé une place comme servante dans une famille à la campagne. On doit venir la chercher le lendemain.

A l'heure indiquée la jeune fille retourne au bureau, où l'attend déjà le jeune homme chargé de la conduire à son poste. Toute à la joie d'avoir trouvé une place et dans son empressement de s'y rendre, elle ne peut trouver aucune objection à ce qu'un jeune homme l'accompagne. Au contraire, n'est-ce pas une certitude qu'elle arrivera à bon port ? Elle n'aura pas à compter avec les embarras qui attendent les voyageurs dans un pays étranger et dont ils ne connaissent pas la langue. Il est encore de bonne heure ; le voyage ne doit pas durer longtemps. Ils partent.

Ils ne sont pas encore arrivés à la station que le train qu'ils doivent prendre siffla en s'éloignant rapidement.

Ce n'est qu'un retard d'une heure ou deux !

Enfin, l'on part, sur le trajet, l'on descend à une station. Un quart d'heure d'arrêt !... le temps d'aller prendre quelques rafraîchissements. Quand nos deux voyageurs reviennent sur le quai d'embarquement, le train a disparu.

Nouveau retard !

Ils repartent. La jeune fille commence à être vaguement inquiète. Le voyage lui semble bien long. Son compagnon essaie de la rassurer. Le soleil a déjà disparu sous l'horizon. Ils s'arrêtent enfin.

L'heure du souper est passée, il est donc prudent de manger un morceau avant d'aller plus loin.

La jeune fille se rend à une si bonne raison. Le souper se prolonge aussi longtemps que possible.

De plus en plus inquiète, elle presse son compagnon de la conduire au plus tôt à destination. Celui-ci feint d'accéder à sa demande ; ils se remettent en route. Mais elle ne tarde pas à se convaincre qu'elle est tombée dans un piège tendu à sa bonne foi.

Que devenir, seule, la nuit, dans un pays étranger et sans ressource ?

Celle dont il est question ici, a eu le courage de dénoncer les deux imposteurs qui s'étaient si indignement joués d'elle, — et voilà comment je puis mettre cette histoire sous vos yeux. Ils ont été sévèrement punis.

Mais combien n'ont pas ce courage, et assurent par leur silence l'impunité à de vils exploitateurs.

C'est triste.

Hâtons-nous d'effacer cette mauvaise impression par le récit véridique d'une aventure romanesque, trop rare — malheureusement pour les jeunes filles déshéritées de la fortune.

Une jeune Allemande débarquait en novembre dernier au *Castle Garden*.

Pauvre, sans soutien, comme la plupart de ses compagnes qu'amène sur ces bords l'espoir d'une existence meilleure, elle jouissait de l'hospitalité publique offerte aux émigrants sans ressources, en attendant un travail quelconque.

Elle se promenait de temps en temps dans le jardin de *Castle Garden*. Sa beauté et ses manières simples attirèrent l'attention d'un négociant fort honorable d'une cinquantaine d'années. Il devint amoureux fou de la belle émigrante, et ne tarda pas à lui offrir son cœur, sa main et sa ort une évaluée à 75,000 dollars.

Voilà qui est bien.

Mais que cette histoire ne vous enflamme pas la tête, belles Européennes ! Qu'elle ne vous engage pas à quitter trop vite vos foyers pour venir seules sur ce sol étranger, sans appui et sans ressources !

Il y a tant de vos sœurs qui ne rencontrent ici que déception et misère et — pire que cela — la honte et le déshonneur.

Si j'ai cru devoir dévoiler en passant quelques dangers auxquels sont exposés les étrangers et les naïfs, il est juste d'ajouter qu'ils ne sont pas propres au sol américain, mais communs à tous les grands centres de population. S'ils se présentent peut être un peu plus fréquemment à New-York que partout ailleurs, ce fait trouve son explication naturelle dans la diversité d'origine de ses habitants, qui en fait la ville la plus cosmopolite du monde.

En ce qui concerne les annonces matrimoniales, si elles peuvent également donner lieu à des abus, il y en a de sérieuses.

J'ai encore pour illustrer ce fait une petite histoire.

Un de mes amis, désireux de s'établir et n'ayant que très peu de relations, eût l'idée de demander par la voie des journaux à faire la connaissance d'une personne possédant quelques moyens et voulant se marier.

Je lui laisse la parole :

“ Je reçus, dit-il, un assez bon nombre de réponses. Les unes n'étaient pas sérieuses, les autres ne remplissaient pas les conditions voulues. Une surtout me plut d'avantage par son ton de sincérité. J'y répondis. Après un échange de deux ou trois lettres, où ma correspondante m'avoua qu'elle n'avait pas de moyens, il fut convenu cependant, sur ses instances, que nous aurions une entrevue.

“ J'indiquai à ma correspondante inconnue un passage public ouvert, comme lieu de rendez-vous. Nous nous entendîmes sur le jour et l'heure.

“ Pour éviter les méprises, elle me fit la description de sa toilette.”

“ La rencontre fut facile. De suite nous primes le car pour le haut de la ville, et bien tôt nous entrâmes dans un café-concert très bien tenu, où se réunit l'élite de la société allemande.

“ Je dois vous dire que ma correspondante était née aux Etats-Unis, de parents allemands.

“ Je lui offris un petit verre de fine liqueur, et tous deux, assis à une petite table, nous engageâmes la conversation, comme deux amis de longue date.

“ Je l'accompagnai chez elle. C'était une petite maison d'apparence modeste, mais fort propre. Un bon feu nous attendait dans une salle presque coquette. Je fus présenté à la famille, et la conversation commença sur un ton presque d'intimité. “ C'était une famille de braves gens, travailleurs, économes et rangés. Ma correspondante n'était pas une beauté, mais sa gentillesse, ses manières à la fois simples et affables m'avaient séduit.

“ Aussi, ce fut à contre-cœur que le lendemain je dus envoyer une lettre pleine de regrets pour annoncer que la situation de ma correspondante ne me permettait pas de songer à une union dans laquelle je cherchais un moyen de m'établir à mon compte dans les affaires.

“ — Comment, lui dis-je, vous n'êtes jamais retourné la voir ?

—Non, me répondit-il, je me connais, et j'aurais fini par succomber. Forcément l'âge nous amène à considérer le mariage sous son aspect vraiment sérieux et à comprendre qu'on ne vit pas, comme on dit vulgairement, d'amour et d'eau fraîche. Et cependant...

—Quoi ! lui dis-je en riant, vous n'avez pas tenté même un rapprochement depuis que la France et l'Allemagne se voient de meilleur œil ?

—Ne jouons pas sur les mots, me répondit-il, en souriant lui-même. En amour comme en politique, un rapprochement doit mener à une alliance définitive."

*Louis de Saintes*

## LE ROSIER D'AMOUR

(IMITATION)

Du rosier d'amour la rose que j'ai cueillie, rougie de mon sang et mouillée de mes larmes, je la conserverai toujours.

Par quel hasard l'ai-je rencontrée, *Elle* ? par quel hasard l'ai-je connue ? Je l'ignore. Pourquoi l'ai-je aimée ? Parce qu'elle était belle, parce que c'était une ange.

Elle était jeune, bien jeune, quinze ans à peine ; c'était un bouton de rose à peine épanoui au brillant soleil, et respirant avec volupté l'air, la lumière, la rosée du matin, le parfum des bois. Ses yeux, ses beaux yeux, nageaient dans ce fluide électrique qui donne tant de charmes aux regards des enfants ; ses yeux, ses beaux yeux, purs comme le cœur dont ils reflétaient la pensée, parlaient à l'âme et faisaient tressaillir.

Je venais d'entrer dans la vie et j'avais trouvé la vie belle ; les premiers échelons que j'avais franchis étaient couverts d'un tapis moelleux et rose. L'avenir m'apparaissait sous les couleurs les plus gaies. N'ayant jamais aimé, je n'avais pas éprouvé les souffrances et les déchirements de l'amour incompris ; n'ayant jamais été trahi, je n'avais pas éprouvé les déceptions et les désenchantements de la trahison.

Gaieté, joie, sourire, espoir, illusion. Oh ! mes impressions de jeunesse, qui me les rendra ?

Par quel hasard l'ai-je connue, *Elle* ? Je l'ignore. Pourquoi l'ai-je aimée ? Parce qu'elle était belle et qu'elle avait le regard des anges.

La main dans la main, nous marchions ensemble dans le parterre qu'elle avait orné.

Les fleurs étalaient avec orgueil leurs brillantes couleurs, les jasmins les œillets et les roses prodiguaient leur parfum, le rossignol chantait dans le peuplier. Peu m'importait tout cela, je ne pensais qu'à l'enfant que j'avais près de moi. Elle me conduisit à l'extrémité du parterre et me montra un rosier blanc.

—C'est mon rosier, dit-elle, je lui ai donné le nom de rosier d'amour. Voyez comme les fleurs sont blanches ; c'est l'emblème de l'innocence et de la pureté. Je lui ai voué mon cœur et mes pensées. Pour cueillir une rose, il faut prendre garde aux épines et...

Sa petite main s'avancait pour cueillir le bouton, mais je me précipitai et je brisai moi-même la tige, mais les épines... une gouttelette de sang rougit les pétales blanches de la rose, une gouttelette de sang me rougit la main.

Mais du rosier d'amour, la rose que j'ai cueillie, tachée de mon sang, je la conserverai toujours.

Il y a du venin dans l'épine du rosier blanc ; la blessure est lente à guérir.

L'enfant devint pâle en me voyant du sang sur la main, je blémis en voyant du sang sur la rose. C'est que le voile qui me couvrait les yeux venait de se déchirer ; j'entrevis l'avenir tel qu'il est, tel qu'il doit être. Je rêvais une heure auparavant lorsque je croyais au bonheur, le songe venait de se dissiper, la froide réalité m'apparaissait, je tremblais devant l'enfant que j'avais devant moi et que j'appelais : "mon ange", parce que la gouttelette de sang me disait que cette ange serait un jour mon bourreau. Je voyais s'effondrer dans le loin

tain les châteaux en Espagne que j'avais bâtis ; je criais : " lâches ! et traîtres ! " aux amis perfides qui allaient me trahir. Je voyais tout cela et le sang coulait toujours de la blessure que m'avait causée l'épine du rosier blanc.

—Comme vous êtes pâle ! me dit-elle. Vous souffrez ?

—Je vous aime, répondis-je, et je m'éloignai, emportant sur mon cœur la rose cueillie au rosier d'amour, que j'avais rougie de mon sang et que je devais mouiller de mes larmes.

\* \*

Quatre années se sont écoulées. J'ai vécu la vie des gens qui aiment et qui souffrent, qui pleurent et qui espèrent. J'ai eu des alternatives de joies et de deuil. J'ai goûté les enivrants de l'amour, j'ai enduré les douleurs cuisantes de la trahison et de l'abandon.

J'ai conservé la rose que j'avais cueillie là bas ; elle est fanée, mais les feuilles en sont toujours blanches et la tache de sang y paraît toujours. La blessure que m'a faite l'épine du rosier blanc semble guérie depuis un an, mais les blessures au cœur saignent parfois.

\* \*

Pourquoi suis-je triste ce soir ? Tout est joie et tumulte au dehors. Les heureux courent aux bals et aux fêtes, pourquoi... parce que je viens d'apercevoir une goutte de sang sortir de la blessure que m'a faite autrefois l'épine.

Du rosier d'amour, la rose que j'ai cueillie, arrosée de mes larmes et tachée de mon sang, je la conserverai toujours.

*Mathias Filiano*

## A MA GRAND'MÈRE !

MME B. DURAND, DÉCÉDÉE LE 3 OCTOBRE 1890

J'étais encore enfant ; je n'avais connu que la joie et l'amour ; buvant avec ivresse à la coupe du bonheur, je jouissais du présent.

Je me souviens qu'alors vous me preniez sur vos genoux, me prodiguant de tendres caresses, m'applanant de ces noms si doux que connaissent seuls les mères, et me chargeant d'une véritable cargaison de bonbons.

Hélas ! cet âge d'or a disparu ! Les années se sont écoulées comme les ondes limpides et courantes du ruisseau serpentant à travers la prairie !

Je vous aimais toujours, mais de cet amour sérieux et profond qui n'existe que dans le sein de la famille.

J'admirais en vous la bonté unie à une grande sagesse ; que de fois, dans des passes difficiles, vous m'avez aidé de vos excellents conseils et de votre expérience ! que de fois, par une simple parole, vous avez calmé mes chagrins et mes douleurs !

Et vous, vous étiez heureuse au milieu de vos enfants ; vous étiez fière de vous voir tant aimée par ceux-là même qui vous devaient la vie !

Mais la maladie est venue, prompt et redoutable, vous abattre dans le moment où vous ne pensiez encore qu'à jouir de votre bonheur mérité ! Le jour où vous avez quitté à tout jamais vos enfants, votre famille qui vous vénait et vous chérissait, fut un jour dont je me souviendrai pendant toute ma vie.

Un grand nombre de cierges éclairaient la chambre mortuaire d'une douce lumière ; votre corps reposait inerte sur un lit funèbre recouvert de draperies noires. Vous sembliez dormir tant votre figure était calme et sereine ; à vous voir, l'on pressentait que vous étiez une sainte.

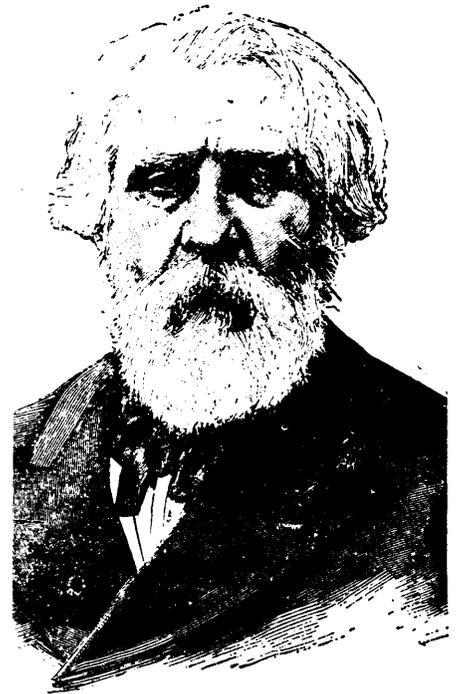
Mais lorsque je vous ai vu partir pour votre dernière demeure, mon cœur se serra : Hélas, me dis-je, je ne verrai donc plus les traits aimés de celle qui, après ma mère et mon père, m'apprit à

marcher sans faiblir dans la voie de l'honneur et du devoir ! "

Aujourd'hui que vous n'êtes plus au milieu de nous, du haut du ciel où sans aucun doute votre vie admirable vous a conduits, protégez ceux qui vous sont soumis par les liens du sang et de l'amour !

PIERRE BÉDARD.

## Les écrivains de toutes les littératures



IVAN TOURGUENEFF

M. Ivan Tourgueneff était un des plus célèbres écrivains russe de notre temps. Il était né à Orel le 9 novembre 1818. Il commença ses études à Moscou et à Saint-Petersbourg, et les termina en 1838, à Berlin, où il se familiarisa avec la littérature allemande. De retour en Russie, il fut attaché au ministère de l'intérieur et se fit connaître par quelques volumes de poésie nationales. Une étude sur les œuvres de Gogol le fit tomber en disgrâce, et un arrêt d'exil ne fut levé que par le crédit du grand-duc Alexandre, depuis empereur. Les *Mémoires d'un chasseur*, parus en 1852, donnèrent du premier coup la célébrité à Ivan Tourgueneff. C'était une série de tableaux où était peinte avec une vigueur remarquable la triste condition des paysans russes. L'impression qu'elle causa contribua beaucoup au mouvement d'opinion qui aboutit à l'affranchissement des serfs.

La vérité de ses peintures fit dès lors considérer Tourgueneff comme le chef de l'école naturaliste en Russie. *Dmitri Roudine*, *Une nichée de gentils hommes*, sont des études des hommes de la génération de 1840. En 1861, il donna *les Pères et les Enfants*, où l'on remarqua pour la première fois le mot de nihilisme ; *Fumée*, qui parut en 1861, est une nouvelle étude de la Russie contemporaine.

Il revint encore sur le nihilisme dans *les Terres vierges*, ainsi que dans *Poumène et Babouine*, sujet emprunté au passé, où se trouve l'un des types les plus originaux que Tourgueneff ait tracés.

Tout en travaillant à ces grands romans d'études sociales, Tourgueneff a publié un certain nombre de nouvelles qui sont peut-être plus connues du public français. Les *Nouvelles moscovites*, traduites par Mérimée ; *Etranges Histoires*, *l'Abandonnée*, ont mis le sceau à sa réputation par la fraîcheur et la poésie des descriptions, la vigueur des caractères.

Ivan Tourgueneff est mort en septembre 1883.

Mde H. Poitras, modiste, au No. 1989, rue Notre-Dame, tient à la disposition de sa clientèle, un assortiment varié des dernières nouveautés de la saison. L'on trouvera toujours à son magasin tout ce que la mode a de plus recherché et à des prix modérés.



## L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !  
Salut, derniers voeux ! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

J'aime d'un pas rêveur le sentier solitaire ;  
J'aime à revoir encore, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâlisant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
Je me retourne encore et d'un regard d'envie  
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau ;  
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :  
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
Peut-être de bonheur dont l'espoir est perdu !  
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore  
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ?.....

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;  
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux,  
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,  
S'exhale comme un son âme et mélodieux.

A. DE LAMARTINE.

## LE DÉPART DE LA NOBLESSE DU CANADA EN 1760

Bien des événements funestes ont accompagné la conquête du Canada par l'Angleterre. L'ennemi, partout victorieux, avait promené à travers les moissons mûries ses phalanges dévastatrices, avait porté le fer et la flamme dans les foyers des citoyens paisibles de la colonie. La famine survénant durant les sièges avait exercé déjà ses affreux ravages. Le sol entier était imprégné du sang de ses braves défenseurs, et les eaux du Saint-Laurent encore rougies du sang français cachaient dans ses sombres abîmes plus d'un gentilhomme que la bataille. L'ennemi avait épargné sur le champ de bataille. Les hameaux n'offraient plus qu'un aspect désolé ; les villes de Québec et de Montréal, si vaillantes et si redoutables dans maints assauts impuissants, dormaient maintenant sous les décombres et laissaient flotter sans frémir sur leurs pontons et dans leurs drapeaux d'Albion.

Certes ! le peuple Canadien pouvait bien être profondément attristé à la vue de ces maux et de ces désolations cruelles. Cependant, rien ne fut plus douloureux à son cœur que lorsqu'il se vit dans la plus obligeante de se séparer de ses chefs et de ses plus orgueilleux soutiens ; que lorsque, moins forcée par ses pertes que par la volonté impitoyable du gouverneur britannique, la noblesse dut évacuer le sol de la patrie vaincue pour repasser en Europe.

C'était saper dans sa base la nation Canadienne française. La tête partie, l'avenir sous la domination étrangère ne laissait plus entrevoir que les plus grandes difficultés. Jusqu'ici, on avait pu trouver quelques consolations à ses maux. Superbe de patriotisme comme de résignation, attaché d'autant plus à la patrie qu'elle venait d'être éprouvée plus cruellement et reposant encore sa confiance en ceux qui avaient lutté si vaillamment dans les grandes luttes et aux moments du péril, le peuple désespéré, rendant les armes, s'était écrié dans sa détresse :

“ Il est vrai, vous êtes nos vainqueurs, mais votre présence et vos triomphes ne nous feront pas désertir nos foyers, ne feront disparaître des bords du St Laurent nos lois, nos coutumes et nos saintes traditions. Malgré notre infortune, nous resterons sur le sol conquis par nos aïeux, fécondé par le sang de nos missionnaires et de nos soldats, et nous conservant intacts au milieu de vos ennemis nous perpétuerons sur ses bords la race Canadienne-française qui ne déviara pas du chemin de ses pères ”.

Ces pensées, jointes à l'espérance que l'on avait en un avenir, hélas ! bien douteux, avaient été un soulagement pour ces âmes noyées et abattues, pour le peuple et la noblesse ensemble. Tout n'était pas perdu encore. Peut-être la délivrance était-elle prochaine ! Qui sait si la France, secouant sa torpeur et son indifférence, ne se laisserait pas émouvoir au récit lamentable de nos infortunes et ne s'efforcerait de tirer de la servitude vingt mille de ses plus dignes enfants. Et comme dans le péril la plus faible lueur d'espérance de salut ranime les forces chancelantes et relève les courages abattus, ainsi caressait-on à la pensée de la France l'espoir d'un avenir plus doux et d'une réhabilitation prochaine.

Mais l'Angleterre, inquiète et défiante, n'osant pas trop du reste se complaire dans une trop grande sécurité, conçut des projets qui avaient servi par le passé à ses armées. La vengeance, qu'elle avait tirée des Acadiens, ces martyrs de leur dévouement, était vivace dans son esprit. Aussi, dit-elle après la capitulation : Le Canada verra ces maux :

“ Que le peuple rentre dans ses foyers et recouvre ses droits. Je ne m'alarme pas de son aveugle ténacité. Je saurai bien, après l'avoir séparé de ses chefs indomptables, m'en faire un instrument facile à manier, une proie docile à mes caprices. Que la noblesse donc, dépouillée de ses armes, laisse ces rivages que sa voix peut encore faire tressaillir de colère et qu'elle regagne la mère-patrie avec l'armée ”.

Cette nouvelle produisit chez le peuple les plus vives impressions. Les gentilshommes surtout, ressentirent avec une indicible tristesse ces effets de leur impuissance et de leur défaite. Ils tenaient tant à leur cher Canada. Pour le plus grand nombre d'entre eux c'était la terre natale, ou la terre pour laquelle leurs pères eux-mêmes avaient dépensé tant de zèle, déployé tant de courage et d'héroïsme, fait tant de sacrifices !

Ce n'était plus seulement la perte et les misères du présent qui jetaient tant d'affliction dans leur âme, c'étaient encore les travaux, les sacrifices, les combats de deux cents ans qu'ils voyaient perdus et anéantis à tout jamais.

O Angleterre ! comme tu fus sans pitié dans ta conquête à l'égard de si nobles vaincus !... Mais ta prudence apparaît à mon esprit. Tu pouvais trembler en face de cette noblesse même terrassée, elle qui avait opposé tant de généraux intrépides aux débordements redoutables de tes armées, elle qui avait sans cesse conduit le peuple canadien dans la voie du triomphe et qui avait fait de lui un vrai peuple de héros. La présence de tous ces preux, quoique domptés, pouvait t'inspirer des craintes et mille soupçons l'effroi pouvait se glisser dans ton âme à l'aspect de ces lions qui, un contre vingt dans maints engagements ont su, déjouant tes embûches, remporter la victoire et semer la confusion dans les rangs de tes armées. Ah ! tu n'aurais pu jouir en paix de ta conquête tant que ces braves auraient été là pour te rappeler tes devoirs et empêcher tes représailles sur des vaincus impuissants !

La séparation était donc résolue. L'ordre du gouverneur britannique était formel. En vain réclame-t-on quelque délai pour rétablir sa fortune. On n'accorde à personne le temps de mettre ordre à ses affaires. “ C'est ainsi qu'un grand nombre, pressés de vendre à la hâte leurs biens meubles et immeubles, le firent à d'immenses sacrifices, et ne purent qu'un avenir bien sombre sur la terre même de la mère-patrie ”.—De Gaspé, (*Ancien Canadien*).

Pour comble d'infortune on les embarque sur des vaisseaux incertains et délabrés, ne reculant même pas devant l'idée d'exposer à un naufrage

des centaines de malheureux dont le crime était d'avoir combattu pour la défense de leurs droits reconnus et l'honneur de leur drapeau.

Cependant, refoulant sa fierté nationale au fond de son âme et n'ignorant pas l'adage : *Vac victis*, la noblesse, malgré son grand attachement à la patrie, supporte avec dignité ces épreuves douloureuses. Mais grande dans son malheur, se rappelant que les grandes âmes savent surmonter les grandes tribulations, elle accepte de franchir l'Océan, malgré les dangers de la mauvaise saison et d'aller implorer sur la terre de France l'asile et la protection que lui refusent ses propres foyers.

Oh ! qu'elle était triste la scène qui se déroula sur les bords du St-Laurent durant cet embarquement pénible. Comme elle pouvait pleurer et se livrer à une désolation la plus complète la patrie Canadienne disant adieu à ses plus chers enfants ! Ces hommes qu'on éloignait de la Nouvelle-France, c'étaient ces héros qui depuis sept ans combattaient sans relâche pour conserver à la France oubliée le plus beau et le plus précieux territoire de l'Amérique Septentrionale. C'étaient ces fiers combattants qui, un contre cinq, ont sauvé la patrie à Carillon, à Montmorancy et à Oswégo, c'étaient les héros de St-Foye et des Plaines d'Abraham. Cette date du quinze octobre était une date funèbre, car l'on se séparait sans retour et cette pensée excitait chez le peuple et la noblesse les plus profonds étonnements. Des familles se désolaient, des fils abandonnaient leurs pères, des amis se disaient un éternel adieu, chacun des exilés se séparait de mille objets chers à son cœur et inspirait à ceux que la fortune laissait dans la patrie les mêmes chagrins et les mêmes sollicitudes.

Il fallut partir enfin. La population de Québec, réunie sur la rive, se tenait là, muette, la figure attristée, les yeux mouillés de larmes. Quelques navires presque incapables de résister aux efforts d'une tempête renfermaient dans leur sein l'orgueil du nom Canadien-français. Les ponts sont encombrés. C'est l'instant solennel, le moment du suprême adieu. Mille cris s'échappent, mille signes s'échangent de la rive et des vaisseaux, puis un grand calme traduisant l'angoisse de tous succède à ces s'échappés du port. Alors au milieu du silence une voix, dit-on, sans doute la voix de quelque héros donnant libre cours à ses sanglots, laisse envoler ces paroles que les oreilles attentives recueillent sur le rivage :

“ Adieu ! pays que j'ai tant aimé, adieu citoyens affligés qui allez gémir sous un joug étranger. Pour vous j'avais rêvé un sort plus digne de vos exploits et de vos sacrifices. Hélas ! la fortune a trahi vos armes ! le ciel n'a pas écouté vos vœux, et maintenant aux maux de vos désastres viennent s'ajouter ceux de la séparation la plus cruelle. Oh ! qu'il est digne d'envie le sort de ceux qui sont tombés sur le champ de l'honneur ; il ne sont pas aujourd'hui couverts de honte et remplis de désespoir ! Mais on leur décerne le culte dû à leur dévouement et à leur héroïsme. Grand Montcalm, que tu es heureux de n'avoir point survécu à ta défaite, et que ton ombre doit tressaillir de joie de n'être pas témoin des derniers soupirs de la patrie ! Adieu, cher Canada ! Puisse-tu trouver dans tes chaînes la consolation et la paix ; puisse-tu sous l'égide de ton clergé, ce seul, mais puissant ami qui te reste pour consoler tes douleurs, n'oublier jamais tes devoirs de Français et de catholique ; puisse-tu, loyal mais fidèle à tes traditions, perpétuer dans l'avenir le plus glorieux nom de la France, et multiplier sur ces plages conquises et désertées la race de tes premiers conquérants ”.

Cette voix se fit entendre encore pendant quelques moments, puis elle se mêla au murmure confus des eaux et s'éteignit dans le lointain. Les yeux suivirent longtemps l'équipage s'enfonçant vers le golfe. Enfin, tout disparut, alors la foule émue se dispersa et chacun rentra silencieux dans ses foyers.

BRUNO WILSON.

Le cœur des femmes est comme ces pays inconnus où l'on aborde sans y pénétrer.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon.



Nous publions en première page les portraits des principaux généraux français qui ont pris part aux grandes manœuvres du mois de septembre.

## LE GÉNÉRAL BILLOT

Le général Billot, sous la direction duquel ont eu lieu les manœuvres du 1er et du 2e corps d'armée, appartient à l'armée de l'état-major. Il se distingua particulièrement pendant l'expédition du Mexique. En 1870, lieutenant-colonel, il était chef d'état-major de la division de Laveaucoupet. A la capitulation de Metz, le colonel Billot parvint à s'évader et offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale.

Général de brigade, puis de division à titre provisoire, il fit partie de l'armée de l'Est et en prit le commandement après le général Bourbaki ; il protégea la retraite des troupes françaises en Suisse par le brillant combat de Cluze (janvier 1871).

Elu député du département de la Corrèze, il fut nommé sénateur inamovible par l'Assemblée nationale. Le général Billot a été ministre de la guerre, puis aujourd'hui il est inspecteur général d'armée et membre du Conseil supérieur de la guerre.

La façon dont il vient de s'acquitter de sa tâche a été, sauf de légères critiques, unanimement approuvée.

## LE GÉNÉRAL DE COOLS

Le général de Cools, commandant le 2e corps d'armée (Amiens), appartient, lui aussi, à l'armée de l'état-major. Il a fait la campagne de Crimée. En 1860, il fut attaché au général Montauban, commandant l'expédition de Chine, qui le nomma chef d'escadron. En cette qualité, il fut nommé chef d'état-major de l'armée de Cochinchine.

Lieutenant-colonel d'état-major, il était attaché, en 1875, au général de Palikao et prit une part active au siège de Paris. Promu général de brigade, il fut nommé sous-chef de l'état-major général au ministère de la Guerre et fit partie du comité d'état-major. Général de division, il a été nommé au commandement du 2e corps d'armée.

## LE GÉNÉRAL LOIZILLON

Le général Loizillon commanda le 1er corps d'armée (Lille). En 1870, chef d'escadron, il faisait partie de l'état-major du maréchal MacMahon.

Nommé général de division le 6 juillet 1886, il commandait la 2e division de cavalerie quand il reçut le commandement du 1er corps d'armée.

Il a fait preuves de réelles qualités dans son commandement.

## M. A. BAYARD

Nous offrons à nos lecteurs, cette semaine, le portrait d'un dessinateur bien connu ici par ses excellents portraits au crayon.

Quelle est la famille qui ne possède une œuvre quelconque de M. Bayard ?

Comme la plupart de nos artistes canadiens, M. Bayard n'a pas eu de maîtres. C'est un *self-made man* dans toute l'acception du mot. Pour atteindre son but, on voit d'ici le travail immense qu'a dû s'imposer cet artiste.

De plus, M. Bayard se livre depuis quelque temps à la peinture à l'huile. Et certes, il est encore excellent dans ce genre tout nouveau pour lui.

Après avoir vu les divers travaux de cet artiste, nous croyons fermement que le public a un devoir à remplir vis-à-vis M. Bayard : c'est de lui donner son patronage. Il en est réellement digne.

## M. J.-C. FRANCHÈRE

M. Franchère n'est arrivé que dernièrement de Paris, où il a passé environ trois ans.

Dans la capitale des arts, notre compatriote a étudié à l'Académie Julian, à l'École du soir (cours

de dessin) et à l'Académie des Beaux-Arts, sous la direction des célèbres peintres Gérôme et Jos. Blanc. A l'École du soir, M. Franchère a remporté une médaille et une mention honorable.

M. Franchère a étudié fermement là-bas. Aussi est-il un de nos jeunes artistes qui ont le plus attiré l'attention de tous. Comme preuve de son assiduité au travail, notre compatriote a rapporté avec lui au-delà de vingt tableaux, tous des originaux.

Il y a une grande délicatesse dans tous ses tableaux et un coloris splendide. Aussi plusieurs artistes distingués se sont plu à faire son éloge. D'ailleurs, c'est un artiste auquel un brillant avenir est réservé.

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous reproduisons ici le certificat d'un des professeurs de M. Franchère, il parle par lui-même :

Je (sous-signé) Joseph Blanc, peintre d'histoire, Chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, professeur à l'École Nationale, et spéciale des Beaux-Arts de Paris, certifie que monsieur J.-C. Franchère, mon élève, a fait de grands progrès dans l'art de la peinture, et que j'ai eu occasion de voir de lui d'excellents portraits bien faits, ainsi que des tableaux de genre, je crois ne pas me tromper en prédisant à ce jeune homme un brillant avenir.

JOSEPH BLANC.

11, Avenue des Tilleuls, Paris, (France).  
Paris, juillet, 1890.

Le tableau de l'*Aumône*, dont nous publions une vue aujourd'hui, est admirable sous plus d'un rapport ; pour cette raison, il a été fort remarqué. Un connaisseur en matières artistiques, M. Mesnard, architecte, en est devenu l'acquéreur. Nous le félicitons pour son bon goût.

## AU GUATÉMALA

Une correspondance de San-Salvador a récemment apporté d'intéressants détails sur la mort violente du général Barrundia, dont nous avons déjà parlé, il y a quelques semaines.

Le général Barrundia, ex-ministre de la guerre au Guatemala, sous le président Barrios, insurgé contre Barillas, avait émigré au Mexique. Apprenant qu'on avait accordé une amnistie générale, il s'était embarqué sur un vapeur américain, à bord de l'*Acapulco*, pour Panama. Barillas, informé par télégraphe du retour de son ancien adversaire, fit demander par dépêche, arrivée en escale de Champerco, la livraison de Barrundia. Le capitaine Pitts refusa, à moins, dit-il, d'un ordre de M. Mizner, ministre des Etats-Unis au Guatemala.

A l'arrivée du vapeur à San-José, où deux croiseurs américains, *Thétis* et *Ranger*, étaient mouillés, le commandant du port, accompagné de sept policiers vêtus en civil, monta à bord et exhiba l'ordre du ministre américain, qui vint communiquer avec le capitaine à Barrundia, couché dans sa cabine. Le général objecta vainement qu'il était sous la sauvegarde du pavillon américain, que, livré, il serait assassiné.

Comme on faisait mine de l'arrêter, il mit le revolver à la main, sans toutefois blesser personne, et sortit de sa cabine. Le commandant et les policiers, au lieu de le désarmer, le poursuivirent sur le pont, où il tomba mort criblé de balles.

Dès que la famille du défunt connut la triste nouvelle, elle jura de venger la mort de son chef. C'est Mlle Barrundia qui s'offrit pour mettre à exécution le sinistre projet. La mort du ministre américain, M. Mizner, fut décidée. Peu s'en est fallu qu'il ne subit le sort du général Barrundia.

M. Mizner était assis à son bureau, traduisant la garantie qui lui avait été donnée par le gouvernement du Guatemala, que la vie du général Barrundia serait épargnée dans le cas où il serait livré, lorsqu'une jeune fille entra dans son cabinet.

Le ministre leva les yeux de son travail. Elle était debout à moins de quatre pas de lui, un revolver dans la main.

Elle le salua, demandant : " Etes-vous le ministre américain ? "

M. Mizner répondit : " Je le suis. En quoi puis-je vous être utile ? "

La jeune fille, les yeux lançant des éclairs, l'accusa d'être la cause de la mort de son père, et lui annonça qu'elle avait l'intention de le tuer.

M. Mizner prit la chose froidement, raisonnant avec la jeune personne qui se trouvait assurément dans un paroxysme d'excitation.

D'un air profondément tragique, elle l'accabla des invectives les plus amères, puis appuya sur la détente du revolver.

Mais M. Mizner, sans en avoir l'air, avait saisi un énorme code, qu'il tenait comme machinalement entre lui et la jeune fille, de façon à ce que la balle s'arrêta entre les feuilles du volume.

Le bruit du coup de feu attira l'attention avant qu'un second pût être tiré. Du monde entra, et le pistolet fut arraché à Mlle Barrundia.

Pendant toute cette entrevue, M. Mizner conserva le plus grand sang froid, bien que le seul objet entre sa poitrine et le canon du pistolet d'une femme décidée certainement à tirer eût été un volume un peu gros.

C'est ce sang froid qui l'a sauvé.

On appela un policeman qui arrêta la jeune fille.

Elle déclara s'appeler miss Christiana Barrundia, fille du général assassiné.

Le président Barillas, apprenant l'affaire, envoya ses compliments de condoléance et offrit les forces nécessaires pour protéger la légation américaine. Mais le ministre Mizner refusa.

Il ne veut pas poursuivre la jeune fille, insistant pour qu'il ne soit donné aucune suite à cette affaire.

Le président Harrison a reçu un télégramme de la veuve et des enfants du général Barrundia, déclarant amèrement que sa mort est due à la coopération criminelle du ministre Mizner, et disant que les Etats-Unis demandent au Guatemala réparation de la mort du général.

## PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Barbier (\$15.00), 16, rue St-André ; A. Reginbal, 60, rue St-Dominique ; Delle Rosalie Guay, 1173, rue Notre-Dame ; Madame veuve Riel, 533, rue St-Hyppolite ; L. Lavallée, 1312, rue Ontario ; Charles Lavigne, 226, rue Visitation ; Delle Léonie Gernaey, 443, rue Dorchester ; Ovide Miron, 318, rue Logan ; J. Dussault, 1793, rue St-Antoine ; P. G. Dugré, 87, rue St-Martin ; A. Dufresne, 165 B, rue Hyppolite ; Jacques Cati, 55, rue Plessis ; Joseph Cayer, 111, rue St-André ; Delle Amazilie Bouteffe, 195, rue St-Urbain ; Francis Décarie, 240, rue St-Elizabéth ; Joseph Charbonneau, 1152, rue Mignonne ; J.-E. LeMay, 147, rue Mherst ; L.-D.-J. Lemay, 1714, rue Ontario ; A. Laverdure, 352, rue Logan ; Dame Joseph Valiquette, 287, rue Maçonnerie ; Madame J.-O. Chéviguy, 763, rue Berri ; Numa Dugré, 19, ruelle Busby ; Ald Jos. Bertrand, 39, rue Ste-Rose ; Jos Dandurand, 37, rue Seaton ; Dame Joseph Bertrand, 202, rue Sanguinet ; Delle Malina Valiquette, 150, rue Barré ; Joseph Larin, 98, rue Dufferin.

Québec.—Louis Bolduc (\$25.00), 90, rue Hermine, St-Sauveur ; Frédéric Lauzier, 1643, rue du Roi ; F.-X. Gingras, coin des rues St-Dominique et Ste-Marguerite ; Delle Marie-Louise Malouin, 136, rue Richelieu ; Léon Coté, 264, rue St-Joseph ; Delle Zélie Giguère, 38, rue Richelieu ; Dr Arthur Robitaille, 208, rue St-Jean ; J.-A. Tapin, 101, rue St-Joachim ; Tho. Bélanger, 43, rue Eglise ; Evariste Soucy, 82, rue St-François ; Charles Tanguay, 70, rue Richelieu.

Lévis.—Delle Adèle Alarie, Notre-Dame.

Hochelaga.—Magloire Laporte, 111, rue Marlboro.

Lachine.—Madame Michel Léger, jr.

Beauharnois.—C.-L. Maillet.

Ste-Cunégonde.—Napoléon Sarrasin, 148, rue Duvernay  
Dame A. Guérard, 1481, rue St-Jacques.

Pointe St-Charles.—Madame McCone, 325, rue Charron.

Ottawa.—Moïse Fauvel.

Hull.—Aristide Lapierre (\$10.00) ; Saül Levasseur.

Windsor Mills.—Madame R.-A. Cyr.

Nicolet.—Rev. M. L.-H. Dubois.

Yamaska.—Dr R.-M.-S. Mignault.

St-Casimir.—J.-E. Douville.

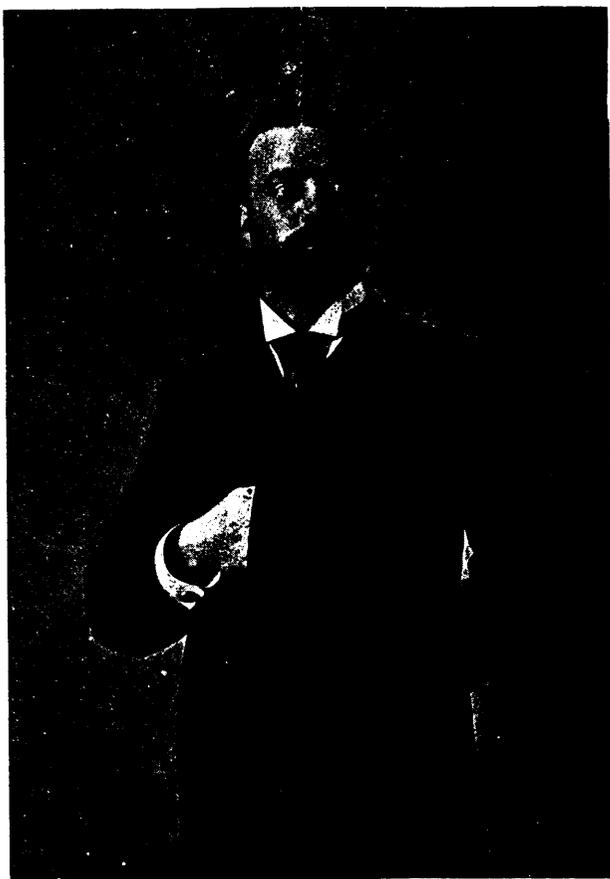
Sherbrooke.—C. Boudreau.

Southbridge, Mass.—Michel Métras.

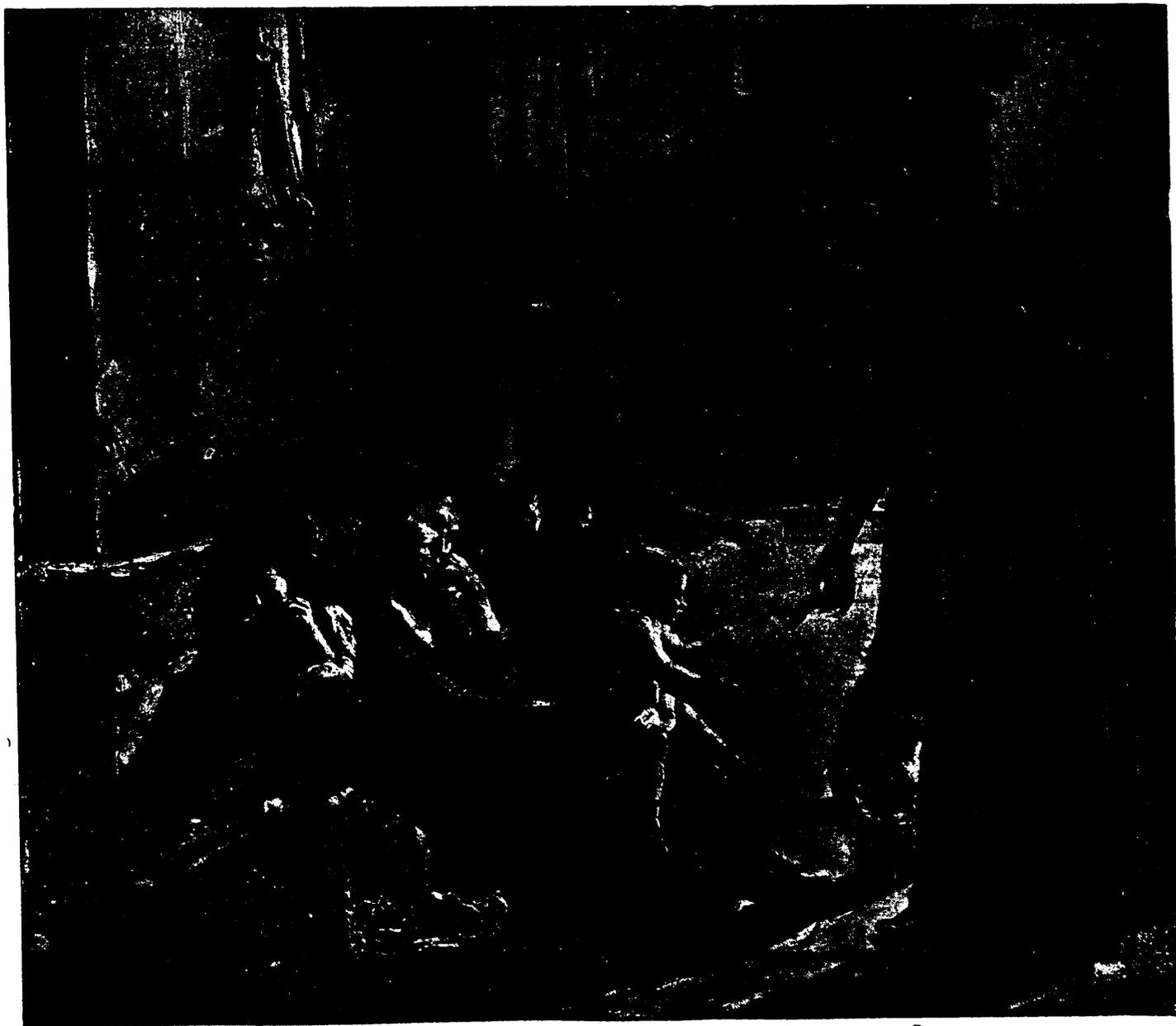
La " Compagnie Dramatique Française ", qui a eu tant de succès le 15 septembre dernier, dans la pièce intitulée **JEAN VAUBARON**, se propose de répéter cette pièce lundi, le 27 octobre, à la salle St-Jean-Baptiste, rue Sanguinet, avec le concours de M. F. Friset, dans le rôle de Rodille, et de M. Elz. Hamel, dans celui de Horner. Des mesures d'ordre spéciales ont été prises pour la circonstance. Que le public n'oublie pas que ce magnifique drame a été tiré du roman à sensation publié par le *Monde*,



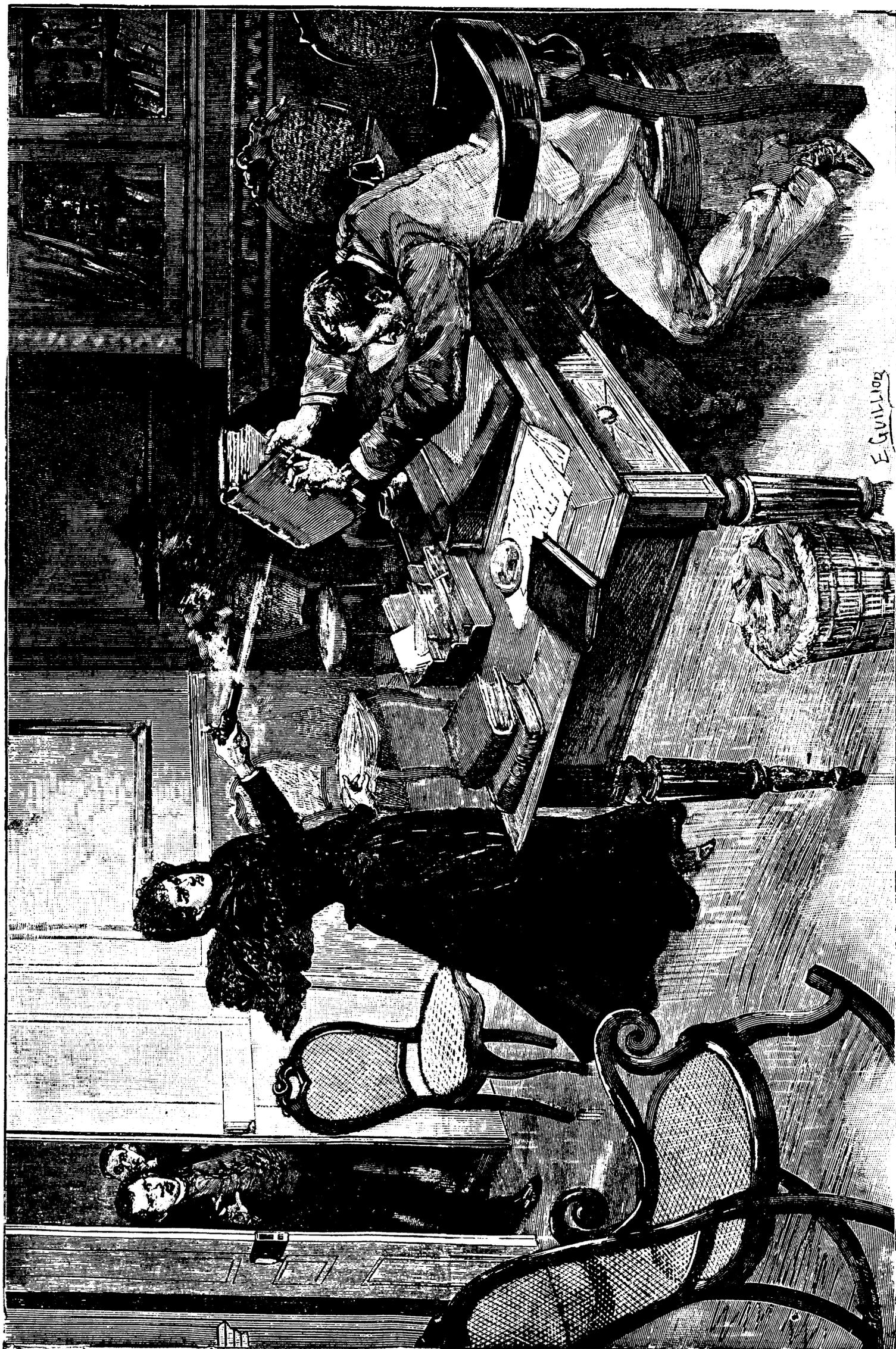
J. C. FRANCHÈRE, PEINTRE



A. BAYARD, DESSINATEUR



L'AUMONE, TABLEAU DE J. C. FRANCHÈRE  
L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A MONTREAL



GUATEMALA. — TENTATIVE DE MEURTRE COMMISE CONTRE LE MINISTRE AMÉRICAIN MIZNER, PAR LA FILLE DU GÉNÉRAL BARRUNDIA

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 25 OCTOBRE 1890

## FLEUR-DE-MAI

PREMIÈRE PARTIE

LA TIOTE

I.—EN PLEIN DÉSERT

—Alors, je suis tranquille.... Et toi, Irma, où es-tu ?....

—Là, à deux pas, derrière le bois de chêne.... l'endroit où j'habite s'appelle la Glandière.... Romain secoua la tête.

—Déjà, par trois fois, j'ai passé par la route de Nançay.... Et je ne savais pas que tu étais là... En voilà une chance !.... Et qu'est-ce que tu fais là ?.... Tu es devenue paysanne, que je vois ; tu travailles à la terre ?.... Tu t'es louée dans la ferme à côté comme domestique.

Domestique !.... Servante !.... Claudine se redressa de toute sa hauteur....

—Mais je suis chez moi, dit-elle les joues empourprées, la maison est à moi.... Je ne suis pas servante, je suis maîtresse....

A quoi tiennent pourtant les destinées des créatures.

Si Claudine Toupard n'avait point prononcé ce dernier mot, Romain lui eût, sans aucun doute, simplement demandé de lui procurer un morceau de pain, une tranche de lard, un verre de vin, et il eût très certainement aussi repris sa course errante.

Mais Claudine, ou plutôt Irma, cette Irma des anciens jours retrouvée, Irma maîtresse, à son aise, la situation changeait du tout au tout.

—Diavolo ! fit Romain en claquant la langue, tu as donc fait fortune.... tu as hérité.... Tu as assassiné un vieux monsieur !.... le Pérou quoi !....

—Rien de tout cela, répliqua Irma, dont le visage commençait à laisser percer une certaine inquiétude. Je suis maîtresse.... c'est tout ce que je voulais te dire.

Romain hocha la tête.

La question était réservée.

—Puisque tu es la maîtresse, répliqua-t-il, tu ne refuseras pas de m'offrir pour un instant un abri et un morceau à manger, car je meurs de faim.... Non, en vérité, Irma, tu ne peux refuser à ton homme....

Irma hésitait.

La physionomie de Romain n'était pas rassurante.... Et puis, seule, sans même un valet de ferme dans ce petit domaine écarté !.... Mais d'un autre côté, refuser cela à Romain, il venait de le dire lui-même, ce n'était pas possible.

—Bien sûr que je ne te laisserai pas mourir de faim, dit-elle en souriant d'un air embarrassé.... Allons !.... Suis-moi, nous n'en avons pas pour longtemps, c'est tout près.

Irma arriva bientôt à la claie qui tourna sur ses gonds, et elle ouvrit la porte de la chaumière.

Elle était singulièrement bien tenue, bien rangée et surtout confortablement meublée pour une demeure de paysanne.

—Mâtin, fit Romain, tu es bien ici.... des matelas comme pour une grande dame, un sommier... Il ne te manque rien.... Tu te traites bien, il me semble !....

—Tiens ! fit aigrement Irma, on n'a qu'une peau, et on n'est pas des chiens !....

Elle avait mis une serviette blanche sur une table propre, un morceau de lard, un fromage de chèvre, et elle revint du cellier tenant à la main un pichet de clair et écumeux.

À la vue de toutes ces bonnes choses, Romain poussa le soupir de satisfaction d'un homme qui a subi les privations les plus cruelles.

Il s'attabla, se coupant une longe de pain et se mit à dévorer gloutonnement....

Le moment n'est-il pas venu, d'exposer quels étaient les liens qui unissaient Irma à Romain, et quelle était l'aventure grâce à laquelle ces deux êtres qui venaient de se rencontrer si fortuitement avaient été pendant si longtemps séparés ?

Il y avait dix sept ans de cela, une vieille dame, vivant toute seule, habitait à Ville-d'Avray.

Elle avait une mauvaise santé, marchait péniblement et sortait rarement de la charmante villa qu'elle avait fait bâtir bien des années auparavant sur la route de Marnes.

Elle se nommait Mme Maurienne.

Bonne, charitable, n'ayant été aigrie ni par des infirmités tôt venues, ni par de continuelles souffrances, elle était respectée et aimée tout à l'entour, ne laissant jamais à sa portée une infortune sans la soulager.

Depuis longtemps elle avait chez elle, en qualité de femme de chambre Irma Blériot, qu'elle avait prise toute jeune à une bonne œuvre où l'enfant était élevée par charité.

Irma était parfaitement heureuse dans la maison de Mme Maurienne, la vieille dame n'était pas exigeante et laissait à sa soubrette une très grande liberté.

Dans le pays se trouvait également un ouvrier serrurier nommé Romain Courieul.

Rarement à l'étau, courant les estaminets et les guinguettes, ou flânant le long de la Seine, la ligne en main, il faisait le désespoir de ses parents, de très honnêtes cultivateurs des environs de Sèvres....

Mais Romain, un mauvais drôle s'il en fut, était la coqueluche de tous les petits bonnets blancs de Sèvres, de Ville-d'Avray et de Meudon, car jusque-là il étendait ses conquêtes.

Et Irma s'était laissée embobiner par Romain, un jour qu'il était venu réparer la grille de la villa de Mme Maurienne.

Quelques semaines plus tard, Irma, devant le maire et le curé, devenait Mme Courieul, et Mme Maurienne se trouva excellente encore dans cette circonstance, donnant à la mariée un fort joli trousseau, se chargeant de tous les frais de la noce, et ouvrant toutes grandes les portes de sa maison à Romain Courieul, lequel passait tout son temps à réparer toutes les serrures de la villa, bien que celles-ci marchassent fort bien, en répétant sur tous les tons qu'il était tout prêt à donner son sang et sa peau pour sa patronne.

Les choses marchèrent ainsi pendant un certain nombre de mois. Romain rentrait bien parfois complètement éméché, mais Mme Maurienne se couchait de bonne heure, et elle n'entendait point le train que pouvait faire le serrurier.

Un soir la cuisinière de Mme Maurienne demanda à s'absenter. Elle se rendait à Paris, sa mère étant très malade.

Il ne restait à la villa que le jardinier qui servait en même temps de concierge, et couchait dans un pavillon, tout auprès de la grille, loin du corps de logis.

Le lendemain, la cuisinière rentrant à la villa à la première heure, trouva la porte de la chambre à coucher de Mme Maurienne entr'ouverte.

Ses yeux furent attirés par une large tache qui s'étendait au dessous de la porte.

Elle pénétra dans la chambre et se recula en poussant des cris d'horreur.

Mme Maurienne avait été assassinée.

La pauvre dame gisait étendue par terre....

Au cou se voyait une blessure épouvantable. La tête ne tenait plus au corps que par un lambeau de chair....

Pour arracher la vie à la pauvre vieille dame, les assassins lui avaient scié la gorge.

Irma était dans sa chambre, dormant du sommeil du juste....

Elle aussi se mit à pousser des cris perçants à la vue du corps de sa bonne maîtresse....

Tout naturellement les soupçons tombèrent sur Romain Courieul.

Il se trouvait à son atelier, devant son établi et travaillant avec une activité dont il n'avait pas l'habitude.

Arrêté, ainsi qu'Irma, tous deux protestèrent de leur innocence.

L'instruction établie promptement que Mme Maurienne avait touché cinq mille francs de chez son agent de change, la veille même du crime.

Ces cinq mille francs avaient disparu.

Le jardin fut fouillé de fond en comble, et l'on finit par découvrir, enfoui sous le gazon, un portefeuille contenant la somme volée, ainsi qu'un certain nombre de billets de banque.

Les fouilles continuant, on déterra plus loin un pantalon de toile bleue, maculé de taches de sang.

Ce pantalon appartenait bien, il est vrai, à un camarade de Romain, qui ne pouvait s'expliquer comment ce vêtement lui avait été emprunté.

Ce garçon n'eut pas de peine, d'ailleurs, à trouver un indiscutable alibi et fut relâché après une détention très courte.

La culpabilité de Romain était flagrante....

Et il avait eu une complice.... une femme dont les ongles aigus étaient entrés dans les jambes de la victime, qu'elle maintenait, tandis qu'on lui coupait la gorge.

Romain et Irma se défendirent admirablement.

Pas une fois ils ne se coupèrent durant l'instruction, et à l'audience ils répondirent tous les deux avec un aplomb imperturbable.

Leur système était bien simple. Ils n'avaient rien vu. Ils n'avaient rien entendu.

Leur culpabilité était évidente ; néanmoins, bien que convaincus, les juges leur octroyèrent le bénéfice de circonstances atténuantes, l'un et l'autre échappèrent à la guillotine.

Romain Courieul fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, et sa conjointe Irma à vingt années de la même peine.

Romain envoyé à Nouméa, durant bien des années demeura à l'île Nou.

Puis, une nuit, une nuit de furieuse tempête, plusieurs condamnés et lui étranglaient deux gardes-chiourmes et, s'emparant d'une chaloupe, parvenaient à gagner la haute mer.

En plein océan, ils avaient failli mourir de faim, et sur le point de se dévorer entre eux ; un coup de vent les jeta enfin sur la côte nord de l'Australie.

Là, nouveau danger, celui d'être mangés par les naturels.

Enfin après cent péripéties plus cruelles les unes que les autres, Romain arrivait à Sydney.

Sur le port, comme manœuvre, en roulant des barriques, il put gagner petitement sa vie.

Connaissant la serrurerie, il trouvait à s'engager comme matelot mécanicien à bord d'un navire américain qui venait bientôt faire escale à Marseille....

Là, il désertait pour rester en France, sur le plancher des vaches, comme il disait, malgré tous les dangers qui pouvaient le guetter à chaque détour du chemin.

La débauche aidant, il s'était fait rôdeur, errant, demandant son pain de ferme en ferme, guettant l'occasion, attendant un coup....

Et voilà qu'il retrouvait sa femme !... Irma !... Irma déguisée en paysanne.... Irma bien nippée, à son aise.... propriétaire d'une maison, petite, il est vrai.... mais ne devant rien à personne....

Alors, maintenant qu'il avait fini de manger, maintenant qu'il allumait une pipe en sirotant une goutte, il s'étirait les bras, en ressentant un immense sentiment de bien-être.

Il allait donc pouvoir se reposer un brin, car, en vérité, Irma, sa femme, ne pouvait lui refuser aide et assistance, une place sous ce toit qui lui appartenait.

—Dis donc, Irma, fit-il en se versant un nouveau verre de cognac, on est bien ici, la maison est bonne.

Irma s'était levée, enfermant la fiole dans le buffet.

—Tu ne vas pas te soûler, je pense !

—Eh ! non. Eh ! non.... Seulement, il y a longtemps que je n'en ai goûté à mon aise, alors, tu comprends....

—Je comprends que tu es toujours le même.

—Tiens !—fit Romain en ricanant,—tu me trouvais bien comme ça autrefois, pourquoi veux-tu que je change ?....

S'étirant de nouveau il ajouta :

—Vrai.... après un trimard de chien, j'ai encore de la chance.... Je vais-t-y être heureux dans cette boîte !

Irma jeta les yeux sur son mari :

— Alors, tu comptes rester ici ?

— Tiens ! c'est idée !... n'as-tu pas dit tout à l'heure que tu étais contente de me voir !... Où veux-tu que j'aille d'ailleurs ?... Tu ne me feras pas le sale coup de me jeter à la porte... C'est moi qui me mettrais à brailler, par exemple !... à aller crier partout ce que tu m'as fait... — Et les gendarmes ?... — Romain secoua la tête.

— Ils sont loin. Ne parle pas des gendarmes. Si je ne tiens pas à ce qu'ils fourrent le nez dans mes affaires... je ne pense pas que tu désires qu'ils s'occupent des tiennes. Et que veux-tu que je leur dise quand ils me demanderont pourquoi ma petite femme m'a fermé au nez la porte de sa maison... — Oh ! il la tenait... il ne la lâcherait pas, elle le comprenait bien.

Et il continuait, en la guignant du coin de l'œil : — Moi, je suis un charmant garçon tu le sais bien, je ferai tout ce que tu voudras... Je ne dirai pas que je suis ton mari si ça t'arrange... Tu dois avoir besoin d'un homme ici... pour bêcher, pour travailler... Tu es bien libre de me prendre à ton service... Personne n'a rien à y voir. Et il sera bien fait tout l'ouvrage, au doigt et à l'œil... Tu verras... Mama !... Ma p'tite mama !... nous allons être fièrement bien ici.

La porte s'ouvrit et la Tiote passa la tête par l'entrebâillement.

Elle réprima un frisson de terreur à la vue de Romain. Celui-ci éclata d'un gros rire :

— Bête ! fit-il, c'était pour jouer... Tu as donc eu la frousse ?... — Irma avait froncé les sourcils :

— Laisse la tranquille... Tu as entendu ? — Puisque je te dis que c'était de la plaisanterie.

D'un geste impérieux, Irma désigna la porte à la fillette.

— Oui, à c'te niche, au poussier, appuya Romain, nous avons à causer.

La nuit venait.

Fleur-de-Mai s'était retirée et avait gagné une petite pièce située en face de la grande chambre où se tenaient Romain et Irma et séparée de celle-ci par un étroit couloir.

Si la " Claudine " avait réuni tout le confort possible autour d'elle, il n'en était pas de même dans le misérable réduit qui servait de refuge à la pauvre Fleur-de-Mai... — Pas de meubles, rien ; dans un coin, maintenu par deux planches, du foin dans lequel la petite s'enfouissait quand elle avait froid... — Les murs, nus, recouverts d'une gale grisâtre, donnaient le frisson.

C'était une niche, un véritable chenil que cette soupenne où cette malheureuse enfant était condamnée à vivre.

L'humidité, épaisse et lourde, suintait partout ; la terre, à peine battue, qui servait de plancher, laissait voir par place des moisissures et des mous-

ses.

Par contre, dans les coins, aux poutrelles, on eût vainement cherché une toile d'araignée ; chez cette créature abandonnée, un secret instinct de propreté la poussait à les enlever.

Elle s'était assise sur le foin qui lui servait de couchette, et là, la tête dans les mains, elle cherchait à mettre ses idées en ordre.

L'homme qui était là, qui avait voulu l'étrangler, faire pis encore, cet homme allait donc rester cette nuit-là à la Glandière ?

Et elle tremblait en songeant que peut-être il reviendrait et qu'elle sentirait encore sa main féroce la saisir à la gorge.

Sur la pointe du pied elle se leva, doucement, se glissant comme une couleuvre.

Elle sortit et chercha vainement une clé ; la porte de son taudis ne se fermait qu'au loquet.

Mais alors, dans la cour, elle parvint à trouver un petit morceau de bois et, l'introduisant dans le pêne, elle réussit à fermer en dedans solidement sa porte.

Alors elle poussa un long soupir d'allègement ; elle se blottit dans son foin, les nuits étaient encore dures, et elle s'endormit d'un profond sommeil.

Pour l'instant l'inquiétude qu'elle venait d'avoir était mal fondée.

Romain ne songeait pas à lui faire du mal, et cependant il s'occupait d'elle.

Brusquement il avait demandé à Irma :

— Et cette fille ?... Cette petite, c'est à toi ? — Irma avait secoué la tête.

— Ça n'est pas à toi cette enfant ?... — Non ! je ne suis pas sa mère.

C'était net, précis.

— Ah ! et comment s'appelle-t-elle, alors ?

— C'est la Tiote, on la nomme ainsi dans le pays... Elle est idiote... Elle n'a pas la tête à elle.

Romain haussa les épaules :

— Des bêtises... Idiote... avec des yeux comme cela... Ah ! par exemple... — Si c'est pour regarder ses yeux que tu dois rester ici... — Mais non ! Mama !... Tu es folle... Une

gosse comme ça... Plus souvent... S'ulement je dis qu'elle n'est pas idiote, qu'elle entend tout, qu'elle comprend tout. Je l'ai bien vu... — Tu l'as beaucoup trop regardée, et heureusement que je suis arrivée à temps... — Des blagues... C'était pour lui piger ses

sous... je n'avais pas un rotin, je te l'ai dit, les toiles se touchent... mais tout ça ne me dit pas comment elle se nomme.

— Je t'ai déjà répondu : la Tiote... — Tu me prends pour un serin ?... — La Ch'tite si tu aimes mieux.

— Tout cela, c'est pas des noms.

Il y eut un silence... — Puis Irma finit par répondre :

— Elle n'a pas de nom... — Une enfant trouvée.

Irma secoua énergiquement la tête :

— Non, ça n'est pas cela... —

## II.—LE MARCHÉ

Ce soir-là, Irma ne voulut rien avouer à Romain.

Il était facile de comprendre cependant que, dans la vie de la campagnarde, il y avait un gros secret, et que Fleur-de-Mai devait être la source de tout le bien-être dont Romain allait désormais avoir sa part.

Une fois un pied dans la maison, il y était devenu promptement le maître. Irma était retombée sous le joug. Romain était dur, il avait la main lourde, et quand il avait bu un coup sa main était souvent levée.

Le gremlin avait le bon esprit de ne point s'occuper de la Tiote.

Il ne lui adressait jamais la parole.

Irma lui avait dit : " Il ne faut pas lui parler ", et dans cette circonstance, il obéissait à Irma.

Et il faisait bien, autrement Irma se fût montrée intraitable.

Ce n'était pas par intérêt pour la Tiote. Celle-ci recevait toujours autant de coups, si ce n'est plus, car les jours où Romain rentrait gris, Irma n'était point en belle humeur.

Romain, du reste, ne voulait point brusquer les choses. Il avait son plan et il le suivait en douceur.

Dans le pays on avait bien un peu jasé.

On avait vite su que la femme de la Glandière avait pris un domestique et on avait ri sous cape. — puis les potions avaient cessé, la chose intéressait si peu le monde, et personne ne s'en était plus occupé. Romain ne sortait guère, n'allait pas au bourg, trouvant ce qu'il lui fallait à la Glandière ; la tranquillité de ce coin perdu n'avait donc pas été troublée.

Cependant Romain revenait à la charge avec une invincible persistance.

Irma essaya bien de résister, de s'enfermer dans un absolu mutisme... Force lui fut bientôt de capituler.

Et un soir, après un café trop copieusement arrosé d'un fort nombre de petits verres, pour trinquer avec Romain qui se montrait empressé, aimable, et même des plus galants, le secret qu'Irma gardait au fond de son cœur lui vint aux lèvres et

sous le sceau du plus grand mystère, elle le confia à son cher et tendre mari.

La chose remontait presque aussitôt après l'assassinat de Mme Maurienne à Ville d'Avray... C'était pendant l'audience.

Irma n'avait rien dit à Romain, mais elle s'était bien vite aperçue qu'un monsieur, assis sur l'estrade derrière les juges, s'occupait énormément d'elle.

Ce monsieur, tout de noir habillé, pouvait flotter entre trente-six et quarante ans. Il avait une physionomie sombre, des yeux noirs étincelants et durs, et ses yeux ne quittaient pas Irma.

Malgré les angoisses que lui causaient les débats et l'issue du procès, car la femme de Romain comprenait parfaitement que son existence et celle de son mari ne tenaient qu'à un fil, la persistance des regards de cet inconnu l'intriguait vivement.

Ce n'était ni un juge, ni un juré, ni un magistrat suivant l'affaire en amateur.

Ce n'était pas non plus un journaliste, il ne prenait pas de notes, il n'adressait la parole à personne.

Irma avait même questionné son avocat, un jeune membre du barreau, très en vue, très répandu et qui connaissait tout Paris.

L'avocat avait été obligé d'avouer, à sa grande honte, qu'il lui était impossible de mettre un nom sur la physionomie du monsieur tout en noir. — C'est ainsi qu'Irma désignait l'inconnu.

Le troisième jour de l'audience, au moment où elle sortait pour être reconduite en prison, comme les municipaux faisaient reculer la foule qui se pressait pour voir les assassins, elle sentit une main qui frôlait la sienne ; on lui glissa entre les doigts une bande de papier roulée en boulette minuscule.

Une fois dans sa cellule, elle déplaça le papier et parvint à déchiffrer :

" Courage, un ami veille sur vous. "

Elle se garda bien de parler de ce mystérieux billet à son avocat, se demandant comment l'inconnu pouvait bien veiller sur elle ? car elle ne doutait pas un seul instant de la provenance du petit papier. Il lui était certainement adressé par le monsieur tout en noir.

Le verdict rendu, l'arrêt prononcé, la condamnation à vingt ans de travaux forcés ne la toucha pas, tant elle avait redouté la peine de mort... — Son sort était fixé. Elle allait être transportée à Clermont, tandis que Romain partirait pour la Nouvelle-Calédonie.

Une fois à Clermont, la désespérante uniformité de la vie de prison s'empara d'elle. Le travail régulier, le mutisme, et surtout ce mur qui lui bornait l'horizon, la réduisaient à une effroyable désespérance... — Les remords ne pouvait pénétrer chez cette nature gangrenée jusqu'aux moelles.

Mais la même phrase lui revenait aux lèvres :

— Dieu ! ce Romain est-il le bête de s'être laissé pincer... —

Quant à l'inconnu, à l'homme tout en noir, à peine son souvenir traversait-il de loin en loin le cerveau de la prisonnière.

Et rien ! pas un parent, pas un ami, pas le plus petit lien qui la rattachât à la vie extérieure.

Aussi quelle ne fut pas sa surprise lorsque le gardien-chef vint la trouver une après-midi en lui disant :

— Numéro 237, on vous attend chez le directeur.

Elle n'était plus une femme, un être humain, elle n'était plus qu'un numéro.

Son cœur s'était mis à battre avec violence.

Avait-elle commis quelque infraction à la règle ? Méritait-elle une réprimande, une punition ?

Très rouge, toute essoufflée, elle pénétra dans le cabinet du directeur.

Celui-ci causait avec un monsieur assis dans un fauteuil et qui tournait le dos à la porte.

— Avancez, lui dit le chef.

Et elle se trouvait face à face avec la personne qui l'avait tant intriguée pendant toute la durée de son procès.

Le directeur l'interrogea sur son séjour à la prison, lui adressant force questions qui n'étaient posées, Irma le comprenait bien, que pour faire connaître au visiteur certains détails du service de la maison centrale.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 25 OCTOBRE 1890

## LE RÉGIMENT

TROISIÈME PARTIE

## CONSEIL DE GUERRE

(Suite)

Un commandement rude se fit entendre :

—Silence dans les rangs.

Et un capitaine passa devant le 145e, le sourcil froncé. Au milieu du carré des troupes, entre les soldats ses gardiens, Jacques attendait. Dans le carré, un greffier du conseil de guerre. Un chef de bataillon, commandant la parade.

Jacques avait sa tenue ordinaire, sans armes, en tunique. On lui avait, préalablement, décousu les passementeries, les galons, les boutons, les médailles, tous les attributs militaires, et on les avait recousus en les faulant seulement, afin que le sergent qui devait le dégrader n'eût pas de peine à les enlever, et aussi, dans un but d'humanité, afin que cette douloureuse cérémonie, à laquelle si peu de soldats restent insensibles, durât moins longtemps.

Si endurcis qu'ils soient, il est bien peu de condamnés qui résistent à ce châtement. Beaucoup pleurent de grosses larmes. Quelques-uns même défaillent.

Le greffier s'approcha et lut l'ordre de parade. Il était ainsi conçu :

"Le conseil de guerre permanent du 6e corps d'armée siégeant à Châlons-sur-Marne a, dans sa séance du 21 octobre dernier, condamné le nommé Jacques, sergent au 145e régiment d'infanterie en garnison à Nancy, aux travaux forcés à perpétuité, peine commuée en celle de dix ans de travaux forcés par le chef de l'Etat et à la dégradation militaire pour meurtre sur la personne d'un officier en uniforme.

"En conséquence, le surnommé devant subir la dégradation militaire, sera conduit à la parade le samedi 28 octobre, à six heures du matin, sur la place de l'Hôtel de Ville.

"M. le général commandant la place et M. le commissaire du gouvernement près le conseil de guerre de la région, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, d'assurer l'exécution du présent ordre.

"Après avoir défilé, ce militaire devra être remis entre les mains de l'autorité civile, chargée de le diriger sur sa destination pénale."

Le greffier avait terminé sa lecture. Le chef de bataillon, commandant les troupes présentes sous les armes, s'avança à son tour. Mais avant qu'il eût rien dit, une voix s'éleva, derrière les soldats en carré :

—Jacques est innocent, je le jure à la face de tous ! Jacques est innocent ! C'est moi qui suis coupable !

C'était Bernard, échappant à son père, qui protestait une dernière fois ! On l'emmena, fou de colère, de désespoir, se débattant et criant, dans une crise de nerfs, de cris, de larmes, inexprimable.

Jacques ne pleurait pas. Il avait fermé les yeux pour ne plus rien voir de ce qui se passait autour de lui. Il avait entendu le cri de Bernard. Mais rien, sur sa physionomie, ne prouvait qu'il l'eût entendu.

Il montait le dur calvaire de sa honte imméritée. Mais il l'avait voulu. Il ne s'en plaignait pas !

Ses mains, convulsivement tremblantes, qu'il laissait pendre inertes le long de son corps, trahissaient, seules, son atroce angoisse, son épouvante de soldat brave et dévoué, d'honnête homme sans remords.

Le chef de bataillon s'approcha de lui. Et d'une

voix très claire, sèche, la voix habituée au commandement, il dit :

—Jacques, vous êtes indigne de porter les armes. De par la loi, nous vous dégradons !

VII

Il y a un personnage de notre roman qui a joué un certain rôle et que nous avons négligé à dessein depuis quelque temps. Ce personnage, c'est l'oncle César.

Nous l'avons vu un matin, dans les bureaux de la banque Jacobson, acheter très cher au banquier Smith, les trois billets de Patoche, malgré tous les efforts et tous les sacrifices de celui-ci pour rentrer en leur possession.

Ces billets, il les avait conservés précieusement. Il attendait l'échéance.

Il avait continué à vivre à Paris, ne trahissant rien à Marjolaine de son immense fortune, se réservant pour plus tard et se faisant déjà une fête de la joie de ses enfants, lorsqu'il révélerait qu'il était très riche.

Le meurtre de Gironde vint le surprendre en pleine quiétude. Jacques, meurtrier de son officier ! Il le sentit perdu. Le coup était rude pour le brave homme.

Il avait espéré, et ses efforts y tendaient, qu'il ferait réhabiliter Jacques de l'accusation de vol qui lui avait fait tant de mal ; et les billets de Patoche, dont il soupçonnait l'ingérence dans cette affaire, devaient lui servir. Mais ce meurtre détruisait tout l'échafaudage préparé.

Pourquoi ce meurtre ? Un pareil crime ? Il n'y comprenait plus rien. Il attendit anxieusement, pendant les jours qui suivirent, une lettre de Marjolaine.

Enfin cette lettre arriva. Elle lui racontait tous les mystérieux détails du drame ; elle disait, cette lettre que Mue de Cheverny avait été victime d'une infâme intrigue imaginée par Patoche ; que Gironde avait été son complice ; elle racontait, cette lettre, que Patoche avait fait passer Gironde pour être le fils de Cheverny, né de son mariage secret, alors que cet enfant, par un miraculeux hasard, n'était autre que Jacques. Marjolaine l'avait prouvé à la comtesse. Enfin, la lettre terminait en disant que Patoche qui s'était tenu à Borange pendant quelque temps, à la disposition de la justice militaire, avait disparu du village.

Cette fois, il n'y avait plus de temps à perdre. L'oncle le comprit.

—Patoche seul peut dénouer toute cette intrigue, se disait-il. Il faut retrouver Patoche.

Il courut rue Saint-Honoré. Il rencontra, dans la loge du concierge, un agent de la préfecture qui y attendait patiemment le retour de l'homme d'affaires. La souricière était toujours tendue.

L'oncle César se présenta à la préfecture, fut reçu par le chef de la sûreté. Là on lui donna communication des renseignements que l'on avait recueillis dans les perquisitions chez Patoche et rue de Courcelles, chez Pierre Gironde.

Ces renseignements, qui laissaient supposer que Gironde et Moriani étaient une seule et même personne, et qui laissaient supposer également que cette personne n'avait pas le droit de porter le nom sous lequel on la connaissait, confirmèrent l'oncle César dans la certitude où il était que Patoche tenait la clef du mystère.

—Il faut retrouver Patoche ! dit-il au chef de la sûreté.

—Pas commode, monsieur, car il n'est plus en France.

—Eh bien, il faut le chercher à l'étranger.

—Ces recherches-là coûtent cher et l'on nous restreint tous les ans notre budget. Je ne puis pas vous promettre de réussir.

—Mais il faut, monchieur, il faut rééchir à tout prix.

—A tout prix !

—Qu'à chela ne tienne, chi ch'est l'argent qui vous manque. Je chuis très riche. Je payerai toutes les dépenses de vos agents.

—En ce cas, c'est une autre affaire.

—Mieux que chela, même, mieux que chela. Donnez-moi un agent cholide, n'ayant pas froid

aux yeux, et connaissant de vue Patoche. Je l'emène avec moi et je vous promets de ramener le gremlin.

Le chef sonna. Le garçon de bureau entra. —Faites venir l'inspecteur Benjamin. J'ai à lui parler.

Cinq minutes après Benjamin était là.

C'était un garçon très jeune, vingt-cinq à vingt-huit ans, qui sortait de faire son service militaire. Très actif, très rusé, il était en train d'acquiescer une excellente situation au service de la sûreté.

Il s'était trouvé en rapport à plusieurs reprises avec Patoche. Car l'homme d'affaires avait été mêlé à des escroqueries qui plusieurs fois avaient failli l'amener en cour d'assises. Il avait toujours eu la chance de s'en tirer. Il expliquait cela à l'oncle César devant le chef.

—Un malin singe, votre Patoche, disait-il, il a vingt fois frisé la cour d'assises sans jamais s'y asséoir.

—Eh bien, monsieur Benjamin, dit l'oncle, c'est peut-être moi qui lui avancherai un fauteuil.

—Ce n'est pas de refus.

Benjamin fut mis par le chef à la disposition complète de l'oncle César.

—Vous ne manquerez de rien ! dit celui-ci avec un gros rire.

—Je m'en doute.

Benjamin prit connaissance de toute l'affaire. Mais, ne se contentant pas des rapports et des procès-verbaux du dossier, il alla trouver le commissaire de police aux délégations. De là, il revint, dans l'après-midi, auprès de son chef.

Enfin, le soir, il rejoignit César boulevard Haussmann.

—Je suis prêt à partir, dit-il, tout de suite, si vous voulez. Et le plus tôt sera le mieux ; figurez-vous que nous allons faire probablement d'une pierre deux coups, si nous arrêtons Patoche ; car, outre que cela pourra être utile au sous-officier Jacques, nous éclaircirons peut-être le meurtre de M. Antoine de Pontalès, le député assassiné l'été dernier.

—Vous choupchonné Patoche ?

—Mon Dieu oui, il y a même plus que des soupçons !

Le soir même, gare de l'Est, ils prenaient le train pour Nancy.

Mais auparavant, l'oncle César avait laissé un mot à Marjolaine pour lui dire d'espérer. Et il se promettait d'écrire à Jacques, aussitôt qu'ils auraient retrouvé la piste de Patoche.

Le lendemain ils étaient à Borange. A l'auberge où Patoche était descendu, où ils descendirent eux-mêmes, on ne put leur donner que des renseignements assez vagues. Pourtant, on leur précisa le jour du départ de Patoche.

Ils apprirent que l'homme d'affaires était retourné à Nancy, un paysan de Borange l'avait rencontré à l'hôtel un jour de marché. Était-il encore dans la villa ? C'était peu probable.

Benjamin et l'oncle César avertirent la gendarmerie de Borange, afin que l'on arrêât sur le champ Patoche, dans le cas, improbable du reste, où le gremlin se représenterait au bourg.

Puis ils se rendirent à Nancy, à l'hôtel de la Croix, indiqué par le paysan de Borange comme étant celui où Patoche avait logé, le jour du marché précédent.

A l'hôtel, le nom de Patoche était inconnu. Personne ne se rappelait, bien que huit jours à peine se fussent écoulés depuis l'arrivée de l'agent d'affaires.

—Il a pu changer de nom, dit Benjamin, c'est même probable, car il doit craindre d'être poursuivi et il va essayer tout le temps de nous dépister.

Et au maître de l'hôtel, il donna le signalement détaillé de Patoche.

—En effet, dit l'homme, je me souviens de cette tête-là.

Il appela sa femme et s'entretint avec elle à voix basse, pendant quelques secondes. On leur entendit répéter plusieurs fois le nom de *Vautors*. Après quoi :

—Le voyageur en question a occupé le numéro 20 pendant deux jours, ma femme croit qu'il a dû partir pour Munich car il demandait l'heure du pro

mier train pour cette ville. C'est tout ce que nous pouvons vous dire.

—Cela nous suffit provisoirement, dit Benjamin. Merci.

Et comme ils n'avaient plus rien à faire à Nancy, ils partirent pour Munich.

—Les voyages, ça me plaît, disait Benjamin.

Mais l'oncle César hocha la tête. Les voyages, lui plaisaient à lui aussi, mais il songeait au désespoir de ceux qu'il aimait, à Jacques dont la vie, peut-être, dépendait du succès de son voyage. Et il était triste, lui si gai, si exubérant d'habitude.

Ils avaient télégraphié à la préfecture de Paris afin de se procurer des lettres d'introduction auprès de la police de Munich.

A Munich, ils attendirent l'arrivée de ces lettres qui leur parvinrent, du reste, par retour du courrier. Ils passèrent deux jours en recherches inutiles.

Au bout de deux jours, et grâce à l'aide de la police locale, ils acquirent la certitude que Patoche n'avait fait que traverser la ville, y séjournant seulement quelques heures et qu'il s'était dirigé sur Vienne.

—Est-ce qu'il va nous faire faire le tour du monde ? murmura l'oncle César, de plus en plus inquiet.

Et Benjamin, guilleret, se frottant les mains, répétait :

—Ça me plaît, ça me plaît !

—Vous n'avez jamais voyagé, m'chieu Benjamin ?

—Non.

—Cha che voit. Quand vous aurez vigité comme moi les cinq parties du monde, le goût des voyages vous pachera.

—Possible, monsieur Routard, disait l'agent de police, mais en attendant...

Et il se prélassait sur les sièges rembourrés des premières. Bien nourri, voyageant avec toutes ses aises, compartiments réservés, cigares de choix, vins généreux, jamais Benjamin ne s'était trouvé à pareille fête. Il aurait, à ce compte-là, cherché volontiers Patoche tout le reste de sa vie.

Ils avaient demandé également à Paris des lettres d'introduction auprès de la police autrichienne. Ils se heurtèrent là à des difficultés qu'ils avaient espéré vaincre, confiants dans leur étoile. Où retrouver Patoche, dans cette grande ville ?

Heureusement ils savaient sous quel nom Patoche voyageait. Ils avaient entendu ce nom à l'auberge de la Croix, à Nancy : Vauters. C'était sous ce nom qu'à Munich ils avaient cherché et retrouvé Patoche.

Et Patoche, se croyant en sûreté, sans doute, maintenant qu'il s'éloignait de la France, n'avait pas dû changer de nom en arrivant à Vienne.

Ce fut donc sous ce nom de Vauters qu'ils firent leur déclaration et donnèrent des renseignements à la police viennoise.

Il y a à Vienne, comme dans toutes les grandes villes, un service de garnis, organisé à peu près sur les mêmes bases que celui des garnis parisiens. Patoche devait ménager son argent et ne point se loger dans les meilleurs hôtels. Les premières recherches commencèrent donc par les garnis.

Elles furent longues et minutieuses. Au bout de huit jours seulement, on put leur dire que Vauters était à Vienne.

Mais, prudent malgré tout, il avait, en huit jours, changé quatre fois de domicile, allant passer la nuit, tantôt à un bout, tantôt à un autre bout de la ville.

Enfin un renseignement plus précis arriva. Depuis la veille, Patoche avait élu domicile dans un hôtel borgne, en terrain désert, au fond de l'impasse des Deux-Nations, dans un angle du faubourg de Prague.

Lorsque ce renseignement leur fut apporté, Benjamin et l'oncle César achevaient un excellent déjeuner.

Ils confèrent sur-le-champ pour arrêter un plan de conduite. Savoir que Vauters était impasse des Deux-Nations, c'était bien. Mais Vauters était, à Vienne, couvert par les lois autrichiennes.

Certes la police, sur le mandat que Benjamin lui avait confié, n'hésiterait pas à le mettre en état d'arrestation. Mais, Patoche arrêté, le gouvernement français devait entamer des négocia-

tions avec le gouvernement autrichien pour arriver à l'extradition.

Et ces négociations sont parfois longues et interminables. Il est même à remarquer qu'elles sont d'autant plus longues et interminables que des traités d'extradition existent d'un pays avec un autre pays. Pendant cela, que se passerait-il en France ?

De rares lettres étaient parvenues à l'oncle César. Il ignorait où en était l'enquête. Il télégraphia à Marjolaine ; en même temps, et à tout hasard, il envoyait deux mots à Jacques.

—Courage et confiance !

La réponse de Marjolaine lui apprit tout ce qui s'était passé : l'enquête, le conseil de guerre, la condamnation de Jacques, le recours en grâce signé par tous les membres du conseil et dont on attendait tous les jours le résultat.

—Il n'y a pas de temps à perdre ! se dit César.

Et s'adressant à Benjamin qui, avec un soupir de regret, vidait au moment la dernière goutte d'un vieux vin de Bourgogne, conservé et soigné depuis dix ans dans les caves allemandes.

—Monchieur Benjamin, il va falloir agir promptement.

—Je suis prêt, monsieur Routard.

—Avec la dernière énergie.

Benjamin avait la reconnaissance de l'estomac. —Vous m'avez trop bien traité depuis notre départ de Paris, monsieur Routard. Je ferai tout ce qui vous plaira.

—Ecoutez moi donc.

L'oncle César expliqua quel était son projet. Il préviendrait la police viennoise, afin d'éviter, par un coup de maître, la longueur des négociations internationales. Lui et Benjamin iraient impasse des Nations. Ils arrêteraient Patoche.

Patoche se réclamerait des lois autrichiennes. Ils n'en tiendraient aucun compte. Ils l'enlèveraient, c'est le mot, à la barbe de la police, et, bon gré malgré, par la douceur ou par la violence, ils l'emmèneraient en France.

—Moi, ça me plaît, disait Benjamin.

—Cheulement, acheva César, une recommandation très chérieuse.

Et il pria Benjamin de ne faire, s'il se trouvait en présence de Patoche, aucune allusion à l'assassinat d'Antoine de Pontalès.

—Pourquoi ?

—Vous le comprendrez plus tard !

—Bien.

—C'est convenu ?

—Certainement.

—Eh bien, dès ce soir, nous nous présentons impasse des Deux-Nations, pour arrêter Patoche mais vous vous tiendrez caché.

—Pourquoi ?

—Patoche vous connaît.

—Oui, et il me craint.

—Justement, je ne veux pas qu'il vous aperçoive. Car je veux que tout se pache en douceur. Et ch'il vous voyait, chela gêterait mon plan. Il che douterait qu'on le trompe et tout serait perdu.

—Mais Patoche est un homme dangereux.

—Je le chais.

—Capable de tout.

—Je le crois.

—Robuste.

—Cha m'est égal. Je ne chuis pas un enfant.

Et tirant tranquillement un revolver de son pardessus :

—J'ai de quoi me défendre.

—C'est très bien d'avoir un revolver. Ça donne une contenance. Du moins, si vous voulez me tranquilliser, dites-moi si vous avez la ferme résolution de vous en servir.

Benjamin avait parlé sérieusement.

Ce fut sérieusement que l'oncle répondit :

—Parfaitement. Je le tuerais comme un chien.

—Alors, c'est bien. Je n'ai plus d'objections.

Ils allumèrent chacun un cigare, de ces cigares que Benjamin fumait en véritable gourmet amateur.

L'oncle César reprit, en sortant du restaurant et en passant familièrement le bras sous celui de Benjamin.

—Il faudra que nous choyons très prudents, car ch'i jamais Patoche che doutait de quelque choge,

nous aurions manqué notre affaire. Aïnchi, Benjamin, j'entrerais chez notre homme chans vous. Je me débrouillerai chans vous. Vous vous tiendrez aux environs afin de me voir redeschendre. Je reviendrai avec Patoche, j'y compte, et ch'i tout va bien je ne vous ferai aucun chignal. Vous vous contenterez de me chuire à dichtanche, de manière à ne pas être vu. Ce que je ferai, vous le ferez. Ch'i je me dirige vers la gare, vous vous dirigerez vers la gare. Ch'i je prends une voiture, vous prendrez également une voiture et vous filerez sans me perdre de vue. Ch'est compris ?

—C'est compris, monsieur César.

—Dans le cas où j'aurais des ordres à vous donner, où je changerais mon plan, par exemple ch'il churvenait quelque choge de grave, vite je vous ferais parvenir un mot, par un homme de l'hôtel, par un commis des chemins de fer, par un commissionnaire, par n'importe qui.

Et après un silence.

—Il faudra toujours, chans que nous ayons l'air de nous connaître, que nous choyons en communication.

—J'ai compris, monsieur César, j'ai compris, disait Benjamin dont les yeux intelligents brillaient.

—Dans le cas où j'aurais maille à partir avec Patoche, dans l'hôtel de l'impasse où il demeure, j'ouvrirais la fenêtre, j'agitais mon chapeau, vous monteriez hardiment. Et nous avigerons.

—Si Patoche demeure sur la cour, je serai dans la cour. S'il demeure sur la rue, je serai dans la rue. J'ouvrirai l'œil, ne craignez rien. Vous êtes un trop bon compagnon de voyage pour que je vous laisse courir le moindre péril.

Ils attendirent impatiemment le soir.

Vers neuf heures, ils prirent deux voitures, car dans les parages déserts où ils se rendaient, ils n'étaient pas bien sûrs d'avoir un véhicule à leur disposition, au moment où ils auraient besoin, et ils voulaient prévoir toutes les éventualités.

Ils eurent assez de peine à trouver l'impasse des Deux-Nations. Elle était composée, cette impasse, de cinq ou six maisons à deux étages, étroites, sordides, d'aspect sinistre.

Au fond le haut mur d'un ancien couvent incendié. C'était, du reste, avec les débris du couvent que les maisons avaient été construites, de telles sortes que les poutres et les pierres noircies et les maisons neuves semblaient indiquer que ces maisons elles-mêmes avaient subi les atteintes du feu.

Au fond de l'impasse, une maison borgne, avec une enseigne indiquant qu'on y logeait en garni, à la nuit.

—Vrai coupe-gorge ! murmura Benjamin, ça me rappelle des coins de Montmartre, de Charonne et de la barrière d'Italie.

—Eche que vous avez peur ?

Benjamin se mit à rire.

—Ne plaisentons jamais sur ces choses-là, papa César ?

Ils arrivèrent à l'hôtel. Aucune lumière, ni en haut, ni en bas, n'indiquait qu'il fût habité. Et il avait bien l'air abandonné, en effet, car il n'y avait même pas de rideaux aux fenêtres. La porte était fermée.

(A suivre)

## PETITE CHRONIQUE

LES FEMMES NE DOIVENT PAS LIRE CE QUI SUIT

Les Poudres Orientales sont un élément indispensable à la constitution du squelette : à ce titre, elles doivent entrer dans la nourriture donnée aux jeunes enfants. Elles concourent également dans une mesure très marquée à la reproduction des êtres et à la sécrétion du lait. Avis aux mères qui allaitent, c'est le grand remède de la mère et de l'enfant. Il forme le système osseux et fait disparaître le rachitisme. Par l'emploi des Poudres Orientales, tout vice de conformation est sûrement évité et les enfants grandissent beaux et forts.

Les Poudres Orientales assurent aussi à l'aide d'un traitement facile et en moins de trois mois le développement des formes de la poitrine chez la femme depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge mûr. Employées et recommandées sur les deux continents.

Boîte avec notice : Un dollar.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'agence des Poudres Orientales ? Boîte-Poste 694, Montréal.

**Avie aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par les mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

#### DE LA CREOSOTE DE HÊTRE

La Créosote de Hêtre a été découverte par Richeybach, chimiste de Blanko, en Moravie. C'est un produit pyrogéné dont la composition est : 76, 2 de carbone, 7, 8 d'hydrogène, 16 d'oxygène ; son nom vient de *X Peas* chair, *o w e w* je conserve. Cette heureuse étymologie, suggérée par sa propriété essentielle, nous indique l'action qu'elle exerce dans le traitement de toutes les affections de la poitrine et des voies respiratoires. Les remarquables travaux des docteurs Bouchard, Ginsley, et autres ont affirmé sa haute valeur thérapeutique, qui n'est plus discutée aujourd'hui.

La composition de la Créosote en révèle naturellement les propriétés ; elle coagule l'albumine et constitue l'une des substances les plus antiseptiques et les plus antifermentescibles. Elle tue avec une rapidité surprenante les organismes inférieurs, le seul défaut de ce médicament, c'est d'être mal toléré par certains tempéraments de causer des nausées, des vomissements et des renvois qui obligent à en suspendre l'emploi. Il fallait trouver une substance qu'on pût lui adjoindre pour faire disparaître ces inconvénients.

Après des travaux importants M. le Docteur Ed Morin a fixé son choix sur la Glycerine, qui présente pour cet usage les avantages particuliers. Tout le monde sait que la Glycerine, qui tout en ayant toutes les qualités de l'huile de foie de morue, a la propriété de lubrifier, d'assouplir les tissus organiques et de maintenir une humidité continuelle, en même temps qu'elle fixe la Créosote où celle-ci ne s'attacherait pas sans l'aide de la Glycerine.

Le Vin à la Créosote de Hêtre du Dr Ed Morin agit sur un autre principe que les prescriptions ordinaires des médecins, car il ne sèche pas le rhume et ne laisse pas le germe dans le système, mais au contraire enlève la cause du mal, guérit les parties affectées et les laisse dans un état de santé complet. Une bouteille gardée à la maison pour être employée lorsque le mal se fait sentir, épargnera les ennuis et les souffrances d'une maladie sérieuse et peut être même très grave. Cette préparation se vend chez tous les pharmaciens.

On dirait qu'il existe quelque malentendu touchant la date à laquelle expire la charte de la loterie de l'Etat de la Louisiane. La compagnie a demandé une nouvelle charte le 10 de juillet dernier et la législature a ordonné qu'un amendement à la constitution soit soumis au peuple en 1892. Ainsi la charte de la compagnie sera prolongée jusqu'en 1919.

Cependant, la charte actuelle de la compagnie n'expire qu'en 1895. La demande d'une nouvelle charte n'est qu'une affaire de routine législative et il n'y a pas le moindre doute que quand la charte actuelle va expirer, le peuple s'empressera de la renouveler. La manière dont les généraux Beauregard et Early administrent la loterie provoque l'admiration de tout le monde.

— Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Fraudes et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Femelle Pourous Plaster" du Dr Lari-

vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc, Picault et Contant, Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manville, R. I.

### UNE VENTE FORCEE

Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vaiselles, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

Services à Dîner.....	Moitié prix
Services à Thé.....	—
Services de Chambre.....	—
Lampes à suspension.....	—
Lampes de Tables.....	—
Verreries, coutellerie, argenterie, etc.....	—

CHEZ

## L. DENEAU

202, Rue Notre-Dame

SPECIAL

Corps et caleçons en laine \$1  
Chaussettes en laine . . . 25c

P. P. 2 valeurs sans égales au même prix ailleurs

VENEZ LES EXAMINER

## GUIMOND

15 ST-LAURENT

**GUERISON PROMPTE**  
DES  
**HÛMES ET DES BRONCHITES**  
PAR LE  
**SIROP DE TÉRÉBENTHINE.**

N. B.—Demandez-le toujours comme suit : *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*  
En vente chez tous les pharmaciens.

**50 cts le Flacon.**



### CHESTER'S CURE !

Pour la  
L'Asthme  
Bronchites  
Enrouements  
Toux  
Thumes  
Catharre  
Etc., etc

**LE GRAND REMÈDE CANADIEN**  
Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER**

461 — rue Lagarçhetière, Montréal — 461

Prix : grande boîte..... \$1.00  
— — — — — boîte..... 50

— LES —

# "POUDRES ORIENTALES"

LES SEULES QUI ASSURENT EN TROIS MOIS LE

DEVELOPPEMENT

## DES FORMES DE LA POITRINE

CHEZ LA FEMME

— LES —

# "POUDRES ORIENTALES"

**GUERISSENT RADICALEMENT**

La Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faibleses d'Estomac, les Pâles Couleurs, Etc., etc.

EN UN MOT TOUS CES ÉTATS DE

Langueur, d'amaigrissement et d'épuisement Nerveux auxquels les tempéraments sont de nos jours trop fatalement prédisposés

**C'est le Grand Remède de la Mère et de l'Enfant**

AGENCE DES POUDRES ORIENTALES, BOITE-POSTE 694, MONTRÉAL

**PIANOS! PIANOS!**

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants  
**O. Newcombe & Co. de Toronto,**  
**Nendelssohn Pianos & Co. de Toronto,**  
**Evans Brothers, de Ingersoll,**  
**Hallet, Davis & Co. de Boston,**  
**Schubert Pianos Co. de New-York.**

**ORGUES, HARMONIUMS** pour Eglises et Harmoniums pour salons. Instruments en cuivre et à cordes de fabriques françaises et allemandes. Instruments de musique de toutes espèces, porte-musique, folios, étagères, écharpes pour pianos droits, nouveau genre, couverts et bancs de pianos de fantaisie. Récentes publications de musique de tous genres, vocales et instrumentales, religieuses et profanes.  
 Prix modérés et conditions faciles.

**BERNARD, FILS & CIE,**

EDITEURS DE MUSIQUE  
 Coin des rues St-Jean et Ste Ursule  
 Haute-Ville, Québec.

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

**CATARRH**

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 sous. E. T. Hamblin, Warren, Pa., U. S. de l'A.

Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours un magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Fraîche. Glycerine. Colle. Huile d'olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

**Henri Jonas & Cie**  
 10, rue de Bresoles  
 Montréal

**PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, Buckingham, etc. \*7.50 a.m. +\* 11.45 a.m., 4.25 p.m.  
 Boston, Portland, Manchester, etc., \*9.00 a.m. +\* 8.15 p.m.  
 Toronto, Smith's Falls, Peterboro et Brockville, \*9.20 a.m., pour Détroit, Chicago, etc., +\*8.45 p.m.  
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +\*11.45 a.m.  
 St-Anne, Vaudreuil, etc., \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
 St-Jean, Magog, Sherbrooke, Cookshire, etc., 4.00 p.m. \*7.45 p.m.  
 Winchester, \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +\*8.15 p.m.  
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \*7.45 p.m.

**De la Gare du carré Dalhousie:**  
 Québec, \*8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et \*10.00 p.m. Pour les points sur l'Intercolonial à Campbellton N. B. \*10. p.m.  
 Trois-Rivières, \*8.25 a.m., \*3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et \*10. p.m.  
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.  
 Ottawa, \*8.50 a.m., 4.40 p.m. \*8.40 p.m.  
 Winnipeg et Vancouver, \*8.40 p.m.  
 St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.  
 Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

**De la gare Bonaventure**  
 Chambly, Marrieville, etc. 9. a.m. de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 8.35 a.m.  
 Chambly, Marrieville, St-Césaire, etc., 5.20p  
 || Samedis exceptés. + Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.  
 \* Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

**Bureaux des billets à Montréal:**  
 266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.



**Lorsque vous voyagez dans l'Est ou l'Ouest**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toute les villes et villages importants dans les deux Provinces. Pour le Huron, Detroit, Chicago et autres villes dans les Etats de l'Ouest elle offre de grands avantages uniques; et est la SEULE COMPAGNIE CANADIENNE sous le contrôle d'une seule

**ADMINISTRATION**

Donnez correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route dominante des avantages pour Biddeford, Manchester, Ashu., Boston, Fall River, New-York et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle Angleterre.  
 Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, Montréal, où à notre représentant,  
**J. HICKSON,**  
 Wm. EDGAR, Adm. nistrateur.  
 Agent général pour les billets.

**A. HURTEAU & FRERES**

MARCHANDS DE BOIS DE CHAIE  
 22, rue Sanguinet, Montréal  
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106  
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc  
 Téléphone 140

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

**180 - RUE SAINT - JACQUES - 180**

Edifice de la Banque d'Epargne  
**VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER**  
 Elevateur de plancher. Chambre 3 et 4

**La Compagnie d'Assurance**

**NORTHERN OF ENGLAND.**

Capital..... \$15,000,000  
 Fonds accumulés..... 17,106,000

**BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA**

**724 NOTRE-DAME, MONTRÉAL**  
**ROB. W. TYRE, Gérant.**

AGENTS POUR LA VILLE  
**ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL**

**LES AMERS INDIGENES!**

*Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicinale; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomaciques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

**S. LACHANCE,**

PROPRIÉTAIRE,  
 1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE  
 MONTREAL.

**MAISONS RECOMMANDEES**

SAINT-JEAN, P. Q.  
**Hôtel du Canada** Louis Forgue  
 Maison de première classe,  
 162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK  
**Hôtel Lantelme**  
 40, Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

**Pension privée: Antoine Jungbluth**  
 80, Clinton Place, près de la 5e Ave.

RIMOUSKI  
**Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Prop**

SAINT-HYACINTHE  
**Hôtel Yamaska,** Perreault, Prop.

RIVIERE-DU-LOUP EN BAS  
**HOTEL TALBOT**

FRASERVILLE HOTEL  
 Jos. DESLAURIERS, Propriétaire

TROIS-PISTOLES  
**HOTEL LAVIGNE**

QUÉBEC  
**CHAUSSURES**

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

**Hôtel Albion,** L. A. & J. E. DION, Prop., 29, rue du Palais

**Magasin du Louvre,** COTÉ & FAGUY  
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

**PENSION FRECHET**  
 Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

**Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau**  
 41, rue St-Joseph, St-Roch

**CYR. DUQUET**  
 Horloger, bijoutier, a transcrité temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL  
**HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.**

TROIS-RIVIERES  
**N. E. MORISSETTE,** 148, rue Notre-Dame  
 Tapis, Métrins & Fontanes, etc.

**HOTEL DUFRESNE**  
 JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTRÉAL  
**THE BRITISH CIGAR STORE**  
 1574, rue Notre-Dame

**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
 121, rue Vitré, Montréal

**RESTAURANT VICTOR**  
 594, rue Lagacohetière

**Librairie française**  
 252½, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
**J. P. MARTEL, Prop.**  
 Montréal

**HOTEL RICHEYTU**  
 ISIDORE DUROCHER & CIE  
 MONTRÉAL.

Cet Hôtel de première classe, si bien connu du public, vient de réouvrir: ses entrées sont maintenant sur la rue Saint-Vincent, et il n'y aura plus de communications par la Place Jacques Cartier.

**HOTEL RIENDEAU**  
 58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER  
 Montréal

Cet hôtel de première classe, qui était antérieurement au No 64, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.  
 Prix très modérés, cuisine française.  
**J. RIENDEAU, Propriétaire.**

**THIS PAPER** may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

**Attraction sans précédent**

Au-delà d'un million distribué



**COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE**

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.  
 "Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. J. Emery*  
 Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

**R.M. Walmsley,** Prés. Louisiana National Bk  
**Pierre Lanoux,** Prés. State National Bk  
**A. Baldwin,** Prés. New Orleans National Bk  
**Carl Kohn,** Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Mensuel**

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

**MARDI, 11 NOVEMBRE 1890**

**PRIX CAPITAL - - - \$300,000**

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10  
 Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 est.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

**PRIX TERMINAN**

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064,800

**PRIX DES BILLES:**

Billet complet, \$20; Demis \$10;  
 Quarts \$5; Dixièmes \$2;  
 Vingtièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

**ENVOYEZ TOUT ARGENT PAR L'EX-PRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.**

S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**  
 New-Orleans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la Constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la Constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la Constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 avec dement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

# Colonne Carsley

Thé et Café gratis durant ce mois  
S. CARSLY

Patrons de choix dans les étoffes à robes

## DEPARTEMENT DES FOURRURES

- Boas blancs en mouton 12c.
- Boas blancs en mouton 20c.
- Boas blancs en mouton 25c.
- Boas blancs en mouton 30c.
- Boas blancs en mouton 43c.
- Boas blancs en mouton 55c.

- Boas gris en mouton 25c.
- Boas gris en mouton 40c.

- Boas crème en mouton 25c
- Boas crème en mouton 40c

Assortiment considérable et bien choisi de boas en mouton maintenant exposé chez  
S. CARSLY

Toutes nouvelles ! les étoffes à robe chez  
S. Carsley.

## DEPARTEMENT DES FOURRURES

- Boas en ourson \$7.25
- Boas en ours Wanawaukee \$2.25
- Boas en lama gris \$2.75
- Boas en lama blanc \$3.10

### Manchon pour convenir

Manchons en putois d'Australie  
Manchons en putois d'Amérique

Pour grands avantages dans les fourrures de toutes sortes, venez tout droit chez  
S. CARSLY.

DEMANDEZ A VOIR NOTRE CACHE-MIRE SUPERBE

### Département des fourrures

- Boas en renard gris du pôle \$3.35
- Manchons pour convenir \$3.75
- Boas en ours noir \$5.75
- Manchons pour convenir \$4.65
- Boas en seal du Groenland \$4.90
- Manchons pour convenir \$3.30

Sauvez votre temps, épargnez votre argent en venant directement chez-nous, pour vos fourrures.

S. CARSLY.

Ce qu'il y a de mieux en ville, les étoffes à robes de S. Carsley.

DEMANDEZ A VOTRE ÉRICIER LE

# THE TETLEY

CARSLEY & CIE

Agents pour le gros, Montréal

### FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

### FIL DE CLAPPERTON

### EVER READY

Les baleines de corsages  
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

# S. CARSLY

76, 1767, 1768, 1771, 1772,  
NOTRE-DAME, MONTREAL

# LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.58  
Sécurités pour les assurés..... 1,837,386.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, J. H. ROUTH & Cie.,  
Agent du département français. Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

28080

## LA VIGUEUR



Voilà ce que donne le JOHNSTON'S FLUID BEEF à tous ceux qui en font un usage constant.

# DEMENAGEMENT !

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos pratiques et au public en général qu'à cause de la démolition de notre magasin, pour l'élargissement de la rue Notre-Dame, nous avons transporté notre stock au No 2092, rue Notre-Dame, plus haut que le carré Chabillez. Nous avons fait d'énormes réductions sur toutes nos marchandises, et nous invitons le public à en profiter.

Grand choix de Hardes Faites pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants. Chemises, Collets, Cols, Corps et Caleçons, Chapeaux, etc., etc. Une visite est sollicitée.

# DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPAO  
DES MONTAGNES VERTES  
DE GEO TUCKER, POUR  
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5.000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERES DEPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION, DYSPÉPSIE, CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
---	---	---	--

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL. 429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

# CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 122 rue St-Laurent.

# HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & Cie, 64, rue St-Gabriel, Montréal.

# SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

## DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

### NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
- Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
- Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
- Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
- Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.
- Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (35-centes). ALFRED LIMOGEZ, Saint-Eustache, P. Q.

# ANNONCE DE John Murphy & Cie

## Jupons de tricot

Nous avons importé des plus grandes fabriques européennes plusieurs caisses de jupons en gros tricot pour l'hiver. Toutes ces marchandises seront vendues aux prix du gros. Ces jupons ont été achetés par M. Murphy en Europe et payés comptant, ce qui fait que nous les avons eus à bon marché et nous permet de les vendre de même.

JOHN MURPHY & CIE.

### Remarquez les prix suivants

Jupons en gros tricot, rien que 50 cents.  
Jupons en gros tricot, rien que 65 cents.  
Jupons en gros tricot, rien que 75 cents.  
Jupons en gros tricot, rien que 90 cents.  
Jupons en gros tricot, rien que \$1.10  
Ces jupons sont plus chauds que la flanelle, et, comme on peut le remarquer, les prix en sont bien moins élevés.

### Peluches pour manteaux

en noir et brun foncé. Valeur spéciale. Bonne qualité. Peluches 24 pouces de largeur. Depuis \$3.00

### Sealettes Sealettes

en Mohair et en Soie, dans toutes les qualités.  
Bon Sealette en Mohair, \$5.00  
Bon Sealette et Soie, \$7.50.

### Imitation de Mouton

Blanc, gris, drab, bleu-marin, noir et brun.

# JOHN MURPHY & CIE

Goin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix  
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 590

POUR Tous les Maux Hémorrhoides Contusions Catarrhes Blessures Douleurs Brûlures Toilette Intime ET LA Grippe

Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

# SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les Engelures Enrouements Rhumatismes Maux d'Yeux Hémorrhagies Inflammations Maux de Gorge

Préparé seulement par le POND'S EXTRACT CO. 76 Fifth Avenue New York